

André ADOUL

TOURISME EN FRAUDE



André ADOUL
TOURISME EN FRAUDE

Illustrations d'Olivier FRÉCHET
Éditions SEMA, B.P. 232, 03208 VICHY CEDEX

DU MÊME AUTEUR :

ÉCHEC A LA DÉPRESSION (Ligue pour la lecture de la Bible)

**NOTES EXPLICATIVES SUR LE NOUVEAU TESTAMENT (Ligue
pour la lecture de la Bible)**

PRIORITÉ A LA LIBERTÉ (Croire et Servir)

UN HOMME DANS LA TOUR (épuisé)

LA VALISE INTROUVABLE (épuisé)

PATON CHEZ LES MANGEURS D'HOMMES (épuisé)

NOTES SUR JOSUÉ (sera réédité en 1978)

Tous droits réservés pour tous pays.

© 1977 André Adoul et Editions SEMA.

La tuile

Non et non !

Le visage défait, Danièle vient de bondir dans la chambre d'Etienne qui rêve allongé dans le fauteuil de velours gris, les jambes sur l'accoudoir.

Le garçon se relève brusquement et ouvre de grands yeux. Qu'arrive-t-il ? Sa sœur est là, plantée devant lui, les bras croisés, qui vocifère hors d'elle-même :

— Ah non, pas de ça ! Je marche pas, moi ! Jamais de la vie !

— T'as avalé un citron ? ironise son frère.

— Je ne ris pas. Si tu savais ce qui nous attend cet été, tu changerais de couleur. En tout cas, ça promet.

— Explique-toi vite, tu m'inquiètes.

— Eh bien, tante Lisa vient d'écrire.

- Et alors ? Ça t'étonne ?
- Sache qu'elle nous invite tous les deux pour juillet et août...
- Juillet et...
- Et août, continue la grande fille. C'est la tuile, quoi !
- Et que dit maman ?
- D'accord naturellement. Elle est d'accord et s'apprête à répondre « oui » par retour du courrier. Tu parles ! Deux mois dans ce « bled » désert à mourir d'ennui, avec une vieille tante super-originale comme la fermeture éclair de ma jupe verte. Merci, on est servi ! Hein, qu'en dis-tu ?
- Je reconnais qu'il ne pouvait rien nous arriver de pire ! Huit semaines dans cette campagne sans caractère, loin de toute âme qui vive...
- ... à l'exception de tante Lisa, l'argousin de la ferme qui ne cesse de conseiller : « Va pas là ! Laisse donc les poules ! Râcle-moi vite mes carottes ! Monte faire ton lit ! » Il me semble l'entendre !
- Les yeux clos, Etienne revoit très bien le visage de la grand-tante, la sœur du grand-père qu'on n'a pas connu. C'est une femme tout en longueur, interminable sous son chapeau cloche du siècle passé. Et, derrière ses lunettes ovales à fine monture qu'elle porte très loin tout au bout de son long nez, deux petits yeux perçants, mobiles, qui vous clouent sur place. Voilà, en gros, le personnage tant redouté

et qu'on ne peut guère imaginer sans sa longue blouse grise, toujours proprette et repassée, mais triste comme elle.

Si la société comprend des forts et des faibles, nul n'hésitera à ranger tante Lisa dans la première catégorie, celle des gens au caractère bien trempé. Un vrai capitaine ! Pas de répit pour l'entourage. Quand il n'y aurait plus rien à faire, elle vous ordonnerait de moudre le café pour toute la semaine, avec je ne sais quel moulin antédiluvien qui vous pince les cuisses et craque comme si l'on pulvérisait des cailloux. Sans oublier la continuelle corvée d'eau qui vous oblige à descendre au fond du jardin quelque cent mètres plus bas et par quel chemin ! A l'idée de porter ces grands seaux dont l'eau vous éclabousse jusqu'à vous en remplir les bottes, notre Etienne sent monter la mauvaise humeur.

Et puis, tante Lisa a de la religion. Le dimanche, pas de défection. Toute la maison doit lui emboîter le pas pour aller subir le sermon d'un vieux pasteur aphone qui gesticule dans sa citadelle de bois verni. Pas question d'aller ailleurs ou de rester au lit.

— Et puis, gémit Danièle, elle radote notre tante. Chaque année, elle nous sert les mêmes histoires, nous ressasse ses belles expériences sans oublier de relater avec force détails ses conversations avec un certain gitan. Une histoire à dormir debout à laquelle je ne comprends strictement rien.

— Et moi donc ! Quelle salade dans ma « petit' tête » renchérit Etienne qui approuve sa sœur.

Certes, les deux jeunes gens grossissent un peu les choses. S'il y a du vrai dans tout cela, après tout, la vieille dame n'est pas si terrible ni si originale. Il faut la comprendre. C'est une femme qui vit seule, toujours seule, sauf l'été. Or, la solitude vous fabrique des gens « hors série », un tantinet bizarres, rudes et exigeants comme s'ils prenaient plaisir à cacher leur cœur d'or. De fait, ils sont plus maladroits que mauvais, plus méticuleux que maniaques.

— Donc entendu, on n'y va pas... déclare la jeune fille, fermement décidée. Rien à faire, pas de vacance qui tienne à Sauveplane.

— Pas si vite...

— Déjà tu lâches ?

— Tu sais très bien qu'il en coûte cher de regimber contre la volonté paternelle. Depuis un certain jour que tu connais, je fais l'agneau. Je file doux. Dany, c'est entendu, nous irons sagement en Béarn conformément aux ordres reçus.

— Froussard ! Tu n'as pas honte, s'indigne la sœur. Sache que je n'irai pas... ni toi non plus d'ailleurs.

Danièle, une grande jeune fille de quatorze ans, a de la volonté. Sans doute n'est-elle pas la nièce de tante Lisa pour rien.

— C'est bien décidé. Moi, Danièle, j'affirme que

nous n'irons pas à Sauveplane et tante comblera sa solitude comme elle voudra. Tu entends, frerot ! Nous - n'i - rons- pas. Dany scande ces quatre syllabes en frappant du pied sur le parquet.

— Arrête donc ! supplie Etienne, affolé. On va monter si tu continues. Et s'il faut passer aux explications, tu t'en chargeras. Allons sœur, calme-toi et sois raisonnable. Nous irons bien sagement tous les deux chez tante Lisa. Nous y passerons les deux mois de l'été et puis...

— Et puis ?

— Et puis, nous rentrerons à la maison chargés de choux et de carottes et tout sera dit !

— Alors, si je comprends bien, tu renonces. Ah ! Si seulement cette tuile pouvait tomber sur... tante Lisa ! Après tout, tant pis pour les corrections dont tu me menaces. Je suis prête à les affronter si c'est nécessaire, mais je n'irai pas. Tu m'entends ? Je n'irai pas.

Impressionné par tant de fermeté, Etienne marmonne :

— Je suis bien d'accord pour fausser compagnie à la « reine » de Sauveplane, mais « qui » aura le courage d'annoncer notre refus aux parents ?

— Laisse-moi du temps pour réfléchir. Cette nouvelle m'étouffe encore et me brouille l'esprit... mais, foi de Danièle, tante Lisa ne me verra pas. Elle ira garder ses chèvres ou ramasser son bois comme elle voudra.

Sur ces mots, elle s'enfonce dans l'autre fauteuil, face à son frère qui la considère avec étonnement.

Quelques instants de silence succèdent à cette tempête. La chambre est coquette, jeune avec sa tapisserie unie, rose bonbon. Près de l'unique fenêtre, le bureau d'Etienne, toujours encombré de livres et de cahiers.

Juin finissant, les vacances toutes proches, le soleil plus chaud, les mouches qui se montrent n'incitent guère au labeur. Et l'affaire de tante Lisa ne vient pas relancer le zèle bien relatif d'un collégien qui ne cesse de ruminer « la sale tuile » qui vient de s'abattre sur eux.

— Est-ce vraiment possible d'échapper à tante Lisa ?

— Pas facile du tout ! reconnaît Danièle qui s'éponge le front. Pas facile ! Mais nous trouverons.

III

— Etienne, tu dors ?

Cet appel, chuchoté à voix basse, a suffi. L'interpellé se dresse brusquement sur son lit, un brin ahuri comme s'il arrivait tout droit de la lune. Il écarquille les yeux et aperçoit sa sœur en pyjama qui, dans l'entrebâillement de la porte, s'agite avec des gestes bizarres et un air mystérieux.

Il fait grand jour déjà et, au dehors, la circulation est intense.

— Mais que fais-tu là, à cette heure, dans cette tenue ? s'étonne le garçon.

— J'ai trouvé ! C'est formidable !

— Trouvé quoi ?

Danièle referme délicatement la porte et, à pas de sioux, vient s'asseoir près d'Etienne qui se frotte les yeux avec humeur. Il aurait bien dormi une heure de plus.

La jeune fille reprend :

— Tout simplement, j'ai trouvé le moyen de fausser compagnie à tante Lisa. C'est merveilleux ! Nous n'irons pas nous ennuyer à Sauveplane. J'ai un plan qui va t'étonner.

— Tu l'as découvert cette nuit ?

— Bien sûr ! Tu parles si je pouvais dormir avec la tête pleine de cette affaire. Alors, j'ai réfléchi. Longuement car je ne trouvais rien de valable. J'allais conclure qu'il était impossible d'échapper à notre vieille tante et capituler, bien déçue, lorsque... vers deux heures du matin...

— Eh bien, dis donc !

— ... lorsque vers deux heures du matin j'eus un trait de lumière.

Une inspiration subite...

— Venant tout droit du ciel, je suppose...

— Peut-être ! En tout cas, la solution m'était donnée.

— Raconte vite, tu m'intéresses.

Maintenant, Etienne ne dort plus.

— Je veux bien, mais reprenons les choses au début. Figure-toi qu'hier soir je suis tombée sur la lettre de maman destinée à Tante Lisa. L'enveloppe traînait sur le bureau, pas encore cachetée heureusement. Alors, j'en ai profité, tu comprends bien.

— Justement pas !

— Sais-tu que maman lui annonce sans sourciller

que nous irons à Sauveplane du 8 juillet au 14 août ? Rien que ça !

— Bigre !

— Et elle ajoute : « Les enfants se réjouissent à cette idée. » C'est le bouquet.

— Mais où veux-tu en venir avec cette lettre ?

— Suis moi bien... J'ai tout bonnement tracé un 2 devant le 8 avec le stylo de maman naturellement.

— Pour quoi faire ?

— Lourdaud. Pour qu'on ne débarque chez tante que le 28 juillet au lieu du 8. De sorte que nous ne resterons à Sauveplane que deux semaines, ce qui



n'est déjà pas si mal. Et, le 14 août, nous rentrerons à la maison, la bouche en cœur, avec les œufs et les fromages de la ferme, preuves irréfutables de notre séjour en Béarn.

— Mais c'est tout simplement scabreux, s'affole

le « petit frère ». Et que penses-tu faire du 8 au 28 juillet ? Te volatiliser ?

— Tout a été prévu, mon cher. Pendant ces vingt jours tu vivras la plus belle aventure de ta vie dans le soleil et la liberté. Je te promets un été réussi !

— Moi, je comprends de moins en moins avoue naïvement Etienne, qui se demande si sa sœur est encore dans son bon sens. Ma parole, tu divagues.

— Rassure-toi et comprends bien. Le 8 juillet au matin nous nous rendrons comme convenu à Lyon- Perrache et nous grimperons docilement dans le train de Bayonne. Jusque-là, aucun problème. Comme des enfants obéissants, nous partirons tous les deux avec, en plus, la bénédiction paternelle... Nous roulerons jusqu'à Montpellier ou Sète et là, hop !... nous descendrons sur le quai. C'est à ce moment-là...

Décidément les choses se brouillent chez Etienne dont la lanterne refuse de s'éclairer. Inquiet, il interroge :

— Et que deviendrons-nous à Montpellier ou à Sète ?

— Bien sûr, nous n'y moisirons pas. A coup d'auto-stop et de marche à pied — c'est inévitable ! — nous gagnerons la mer pour rouler notre bosse de plage en plage. Ça ne te dis rien, la Méditerranée ? J'en rêve déjà.

— Et ensuite ?

— Nous visiterons les bourgs qui jalonnent la côte et dresserons notre tente dans les campings de la région. Puis, le 27 au soir... en route pour Sauve- plane. Ni vu, ni connu. Nous reprendrons le train de Bayonne et arriverons à Orthez à l'heure prévue. Tante Lisa ne manquera pas de venir nous cueillir à la gare avec sa mule.

— Vrai, tu en as, des idées ! Ça t'es venu tout seul ?

— Sois certain que maman ne m'a pas soufflé la solution.

— Mais, s'inquiète Etienne, de quoi vivrons-nous jusqu'au 27 juillet ? De l'air du temps ? Tu oublies que la vie est chère sur la côte.

— Ce n'est pas ce qui me tracasse, répond Danièle. Toi, combien as-tu dans ta caisse ?

— Pas de ça ! Tu sais que je ramasse sou par sou, depuis deux ans, pour me payer une bicyclette et ce n'est pas maintenant que je vais t'en faire cadeau. J'ai péniblement atteint les deux cents francs... c'est pourquoi je tiens à les conserver.

— Mais tu penses bien qu'on ne va pas tout sortir. De mon côté, j'ai plus de cinq cents francs sur mon compte et il y en a plus qu'il n'en faut. Pas plus que toi je ne désire les liquider. J'ai des projets aussi. Rassure-toi, petit frère. Nous ne dépasserons pas les 150 francs chacun, je te le certifie.

— Cent cinquante ? J'en doute.

— Je t'assure. J'ai réfléchi à ce problème. Nous emporterons assez de provisions de la maison pour limiter nos achats au maximum.

— D'accord pour cette somme, mais pas plus. Si nous la dépassons, c'est toi qui sortira le porte-monnaie.

— Bravo ! Je savais que tu marcherais.

A dire vrai, Etienne est loin d'envisager ce voyage avec enthousiasme. Il y a trop de risques à courir. Trop d'incertitudes. Cette « formidable » aventure l'enchanterait davantage si elle se préparait au grand jour avec le plein accord de la famille, ce qui n'est pas le cas. C'est pourquoi il reste perplexe et souhaiterait au fond que le projet de Danièle tombe à l'eau. Mais que dire et que faire pour la décourager ? La grande sœur paraît si résolue et si sûre d'elle-même qu'il n'ose lui résister. Soudain, une question lui traverse la tête :

— Et si tante Lisa écrit à la maison le 15 juillet, par exemple, en disant : « Je prépare les chambres pour recevoir mes neveux... » qu'advient-il de nous ? Nos parents ne sauront que penser. Ils se feront un « sang d'encre » et nous feront chercher par la police... La radio nous signalera à tous les azimuts jusqu'à ce qu'on nous découvre quelque part sur la côte et qu'on nous ramène sous bonne escorte à la maison. Un glorieux retour, ma chère ! Je vois ça d'ici.

— Ce que tu dis là est juste... reconnaît Danièle. Tu as raison d'envisager cette éventualité, car il est prudent de prévoir le pire.

Etienne jubile mais sa sœur ne désarme pas.

— Voyons ! dit-elle. Si tante Lisa s'avisait d'écrire... Danièle ne trouve pas. Elle se lève, préoccupée, va et vient dans la chambre, s'approche de la commode et en tire un tiroir comme pour y trouver un élément de réponse. Puis elle s'attarde un instant devant la fenêtre et se penche au-dehors, le regard absent. Dans la rue, chacun s'affaire. Le soleil monte dans le ciel mais la jeune fille ne semble rien voir.

Soudain, Danièle éclate de rire. Elle revient vers son frère pour lui dire :

— C'est simple. J'écirai tout simplement à tante Lisa que maman me charge de lui annoncer que tout le monde sera absent de la maison tout le mois de juillet et qu'il est donc inutile d'écrire avant notre arrivée à Sauveplane. Je tournerai gentiment la lettre et... elle avalera facilement la pilule. Et d'autant plus facilement que tante n'est pas de celles qui écrivent souvent. Rédiger une lettre, c'est toute une affaire pour elle.

— Franchement, Danièle, tu m'inquiètes. Tout ce que tu dis, c'est du mensonge, du gros mensonge qui nous retombera dessus à la première occasion.

— Ah ! Monsieur est bien le neveu de sa tante. Mais c'est ridicule de dire ça. Si l'on ne pouvait mentir de temps à autre, la vie deviendrait d'un compliqué ! Alors, tu aimerais qu'on te dise toute la vérité sur ton compte, par exemple ?

Etienne reste perplexe, peut-être parce que sa conscience en désaccord avec ce raisonnement lui susurre : « Tiens tête à ta sœur. Elle a tort. Ne t'engage pas sur ce chemin... » Mais que peut la conscience face à une Danièle si farouchement déterminée et prête à fondre sur son frère pour le traiter de froussard ou de petite fille ?

— Oui ou non, tu marches ? questionne-t-elle agacée.

— Mais bien sûr ! s'excuse le garçon comme s'il disait exactement le contraire.

Danièle est aux anges. Pressée de passer aux actes, elle suggère :

— Ce soir, nous ferons les comptes. Le mieux sera de vider nos caisses et de prendre tout notre argent avec nous pour ne pas en manquer. Et s'il nous advient d'être à court — là j'envisage le pire — nous télégraphierons à tante Lisa pour l'avertir que nous arrivons par le premier train. Il n'y aura pas de problème sur ce point puisque nous aurons en poche nos billets pour Orthez.

Donc, tout s'annonce bien. Il n'y a plus qu'à aller de l'avant.

Soudain, une voix se fait entendre dans le couloir. C'est maman qui, du rez-de-chaussée, crie son mécontentement.

— Danièle ! Etienne ! C'est l'heure. Je vous attends pour déjeuner. Descendez vite !

Comme une folle, Danièle se sauve en direction de sa chambre afin d'aller enfiler sa robe en toute hâte ; mais, avant de refermer la porte, elle interroge son frère :

— Alors, c'est bien promis ?

— Promis !

Un geste 3 qui coûte cher

Ce matin, Monsieur Pichon a inscrit à l'angle droit du grand tableau noir : Mardi 30 juin. C'est le dernier jour de classe avant les vacances. Ce soir, il congédiera ses grands garçons pour plus de deux mois.

Au fond de la salle, Etienne achève une aquarelle qu'il considère de temps à autre sans enthousiasme :

— Pas formidable, ma croûte ! De toute façon, elle ne sera pas notée.

La classe est spacieuse et gaie avec ses murs vert pâle et ses deux croisées largement ouvertes sur la cour. L'air immobile, un brin parfumé, porte à la somnolence. Pour la dixième fois peut-être, Etienne secoue sa montre dont les aiguilles paraissent lasses de tourner.

— Trois heures de l'après-midi ! C'est long !

Laurent, son compagnon de table — un malin — vient lui aussi de terminer son dessin. Satisfait d'avoir fini, il allonge les jambes et soulève sans bruit, presque délicatement, le couvercle de son pupitre. Derrière cet écran, il pourra bavarder sans être vu. D'ailleurs, le maître, penché sur de grands registres, paraît très absorbé dans ses écritures. Dame, il faut les mettre à jour avant de terminer l'année.

— Etienne, chuchote Laurent, si l'on sablait le champagne pour fêter le départ !

Et, sans plus attendre, il exhume avec précaution — ce genre de liquide ne doit pas être bousculé — une bouteille de champagne, du vrai, de la « veuve Picot ». Tel un garçon d'hôtel averti, il « travaille » le bouchon, le fait sortir lentement du goulot... puis tend la bouteille à son compagnon ahuri :

— Tiens-la pendant que je prépare les « coupes ».

— Tu es fou ! Je ne veux pas de ça, proteste Etienne qui ne désire nullement se faire « pincer » pour un autre.

— Alors quoi, tu te dégonfles ? Qu'est-ce que tu risques puisque, ce soir, c'est fini l'école. Z'youte papa Pichon : il est collé sur ses papiers. Il n'a pas dételé depuis plus d'une heure et il n'a pas l'air d'avoir achevé.

— Mais, moi, je n'aime pas ça. Le champagne, ça me monte dans le nez et j'éternue après...

— menteur ! Dis-le que tu trembles. Froussard ! Je te croyais un homme.

Piqué au vif, le frère de Danièle a cédé. Après tout, que risque-t-il ? Au pire d'être mis à la porte ou gardé une heure de plus. C'est pas méchant !

Cependant, avant de tendre les mains, Etienne lève la tête pour s'assurer que M. Pichon ne le regarde pas... puis, il saisit prestement la bouteille dont le bouchon menace de sauter...

— Malheureux, ne la secoue pas ! s'affole Laurent...

A cet instant précis, la porte s'ouvre, poussée avec énergie.

— Gaffe, le patron !

Comme un seul homme, la classe s'est levée en voyant apparaître le directeur — un petit bonhomme replet et rougeaud de figure — qui se dirige d'un pas assuré vers son collègue. Etienne est debout, lui aussi, la bouteille dans les mains qu'il tient sur sa poitrine, l'air idiot...

— Planque-la, rugit Laurent furieux. Tu vas nous faire prendre...

— Assis ! Continuez votre travail, ordonne le directeur. Le dos tourné, il engage une longue conversation avec M. Pichon.

Etienne a repris ses esprits. Il pose délicatement la bouteille parmi ses livres et cahiers et s'apprête à rabattre le couvercle lorsque, brusquement...

« flopp ! », le gros bouchon de liège s'élève dans l'espace à la vitesse grand V, ricoche au plafond tel un bourdon contre une vitre et s'abat comme une balle dans la corbeille à papier. Ni M. Pichon, ni le directeur, ni les élèves n'ont entendu la détonation car, juste à ce moment-là, comme s'il était de connivence avec ce coquin de Laurent, le menuisier d'en face a mis en branle la scie mécanique. C'est une chance !

Cependant, le frère de Danièle n'est ni fier, ni rassuré. Sous le couvercle qu'il n'ose soulever, il entend un bouillonnement peu rassurant, un glou glou qui n'en finit pas. Et, comme il s'y attendait, voici que par toutes les fentes de son casier sortent de grosses gouttes d'un liquide brunâtre chargé d'écume, tombant sur le parquet d'abord lentement puis à un rythme de plus en plus rapide.

Le directeur remet un dossier à son collègue et, toujours pressé, se retire en faisant claquer la porte... tandis qu'Etienne, figé sur sa chaise, stoïque, sent le liquide froid et visqueux s'en prendre à sa personne. Il imprègne son pantalon, lentement dégouline le long des cuisses puis des jambes, imbibe ses chaussettes et va s'égarer dans ses sandales qui changent de couleur. Le champagne de marque se venge. On ne le boit pas n'importe où. En tout cas, pas en fraude.

Jacques, l'élève installé devant, dans la travée de droite, se baisse pour rattraper sa gomme qui fait du

slalom entre les bancs. Brusquement, il cesse de la poursuivre lorsqu'il aperçoit une flaque à l'odeur suspecte étalée sous la table d'Etienne. D'abord étonné, il cherche à comprendre, un instant immobile... puis s'esclaffe sans retenue en voyant « la tête » de son camarade.

Cinq minutes — pas plus — suffisent pour diffuser la nouvelle et alerter tous les copains. Une à une les têtes pivotent et s'immobilisent en direction du dernier banc. La classe jubile. Tout à l'heure, il y aura du spectacle. Et comme pour précipiter le « lever du rideau », les élèves, tous à l'exception des deux coupables, s'agitent bruyamment, échangent des réflexions à haute-voix sans observer la plus élémentaire des prudences. Ah ! Si M. Pichon pouvait regarder du côté d'Etienne, ce serait « merveilleux » ! Au fond de lui-même, chacun souhaite que l'homme au champagne soit découvert.

Les minutes passent, longues pour Etienne qui n'ose bouger. Inquiet, il observe le maître toujours fourré dans ses écritures comme un bon écolier. Près de lui, plus rassuré, Laurent sourit comme s'il n'avait rien à voir avec le champagne. D'ailleurs il sait que son ami ne le trahira jamais.

Hélas ! Le moment redouté est venu. M. Pichon, alerté par ces rumeurs insolites, a levé les yeux. Que se passe-t-il ? Pourquoi ce remue-ménage, ces airs entendus, ces sourires moqueurs, ces coups d'ceil en direction d'Etienne ? Le professeur hésite, s'in

terroge, enfin se soulève en allongeant le cou. Le frère de Danièle sent le cœur battre dans sa poitrine. Que va-t-il lui arriver ? Comment va tourner cette affaire ? Il voudrait être à demain... Hélas ! M. Pichon est debout. Il descend de l'estrade et s'avance à grands pas dans les rangs, méfiant, la pupille agitée.

Soudain, il a vu.

— Qu'est-ce que ceci ? demande-t-il à Etienne en montrant du doigt le liquide répandu.

— Heu ! Du champagne ! Je buvais du champ...

— Du champagne ! reprend en cœur la classe qui frétille.

M. Pichon a soulevé le couvercle. Horreur ! Le visage du professeur donne une idée de l'ampleur du désastre. La bouteille est bien là, mais vide, renversée sur des livres et des cahiers ruisselants d'un liquide indéfinissable.

— Polisson ! glapit le maître. Si c'est une façon ! Regarde tes affaires !... Tu resteras ce soir ici ^près la classe pour réfléchir sur ta conduite. Vois dans quel piteux état sont les livres que nous t'avons fournis. Tu paieras tout ce qui est abîmé. Je vais écrire à ton père et tu t'arrangeras avec lui... Ah ! Ah ! Monsieur finit bien l'année. Moi qui te croyais un élève sérieux ! Vraiment, c'est du beau ! Papa sera content ! Du champagne ? Monsieur consomme tout seul du champagne !

La classe s'achève dans le silence, un silence bien lourd pour Etienne qui surprend à tout instant, chaque fois qu'il lève les yeux, des regards ironiques. Les copains sont féroces ! Ce qui l'exaspère le plus, c'est de voir ce misérable Laurent « glousser » à ses côtés en se frappant les cuisses. Il n'a pas eu le courage ni la loyauté de se dénoncer, ne serait-ce que pour partager « la casse ». C'est lamentable !

Cependant, il y a pire. Ce soir, à la maison, quand il remettra à son père la note que M. Pichon est en train de rédiger... ça fera du vilain.

Complètement découragé, Etienne cherche un mouchoir avec ses mains poisseuses :

— Encore un peu plus... et ma bourse sera à sec.

Quel orage !

Le père d'Etienne n'a pas eu l'air d'apprécier la sottise de son fils, si l'on en juge par les deux gifles sonores qu'il lui a administrées. Danièle prétend les avoir entendues de sa chambre où elle s'était prudemment retirée.

Comme il fallait s'y attendre, Etienne a été mis en demeure de sortir ses économies pour régler le montant des fournitures scolaires détériorées. Cela fait, son père — un petit homme sec et énergique avec lequel il est préférable de vivre en bonne intelligence — l'a congédié sans indulgence, rondement même :

— Et maintenant, ouste ! Va dans ta chambre et qu'on ne te revoie plus de la soirée. Va méditer là- haut sur ta conduite... Tu n'as qu'à bien te tenir

jusqu'à « votre » départ pour Sauveplane. Bien compris ?

Etienne a acquiescé de la tête puis a escaladé l'escalier sans ajouter un mot pour aller dans sa chambre se jeter dans le premier fauteuil venu. Là, il n'a pas eu de peine à suivre le conseil paternel, celui de « méditer » sur cette affaire de champagne qui l'ébranle sérieusement. Oui, que faut-il penser de ce fameux voyage en « fraude » ? Et que dire de la bicyclette tant convoitée et qui part en fumée ?

Depuis un moment, Etienne soupire, les yeux mi-clos. Ses pensées bouillonnent dans sa tête, elles se bousculent à tel point qu'il n'entend pas sa sœur s'approcher de lui sur la pointe des pieds. Elle s'installe tout près, sur l'accoudoir du fauteuil et pose la main sur celle de son frère qui sursaute :

— Tiens, tu es là, toi ?

— Allons mon gars... ne fait pas cette tête. Te dégonfle pas, surtout. Les « pépins », ça fait partie de la vie. Tôt ou tard ils vous tombent dessus. Il faut le savoir et parer les coups, c'est tout... et continuer le chemin qu'on a résolu de suivre. Coûte que coûte.

— Facile à dire ! Mais avec ça, il ne me reste que cinquante francs et pfft ! pour la bicyclette. En Pair. Ah ! J'ai une envie folle de te lâcher.

— Jamais de la vie. Tu as promis... Maintenant que tante est avertie pour le « 28 », il n'est plus question de reculer...

— Tant pis ! Je préfère...

— Tu veux que je te dise... ?

— Quoi donc ?

— Ton affaire de champagne qui te travaille si fort, eh bien moi, ça me plaît dans un sens !

— Dans quel sens ? Je ne vois pas.

— Mais si. Pour une fois que tu t'es conduit comme un dur qui n'a pas cogné des genoux devant papa Pichon ni vendu son coquin de Laurent... Etienne, tu as toute mon estime et mon respect.

— De ton respect, je m'en contrefiche. Avoue que ce n'est pas brillant, nos finances. Je t'assure, devant papa, j'étais pas fier !

— Au contraire !

— Tiens, gémit le garçon, j'ai bu du champagne pour le restant de ma vie.

— Bravo ! Tout n'est pas perdu. La sobriété va te rapporter gros. De vastes économies en perspective !

— Cesse de te moquer. Moi, je ne ris pas !

— Mais je parle très, très sérieusement.

Et en disant ces mots, Danièle dépose un baiser de grande sœur sur le front moite du « petit » frère. En vérité, Etienne n'a pas le moral. Il regarde lon

guement la pointe de ses pieds et reste silencieux sans penser à rien. Il n'a même pas la force de réfléchir. Sa sœur le regarde et n'ose interrompre ce qu'elle croit être une méditation...

Le jour baisse. Dans le lointain, le vieux clocher secoue sa cloche : il est neuf heures.

C'est Etienne qui rompt le silence, brusquement :

— Enfin, crois-tu que nous avons raison de tromper Tante Lisa et nos parents ? Tout me dit que nous allons au-devant de grandes difficultés, pour ne pas dire plus. Les avatars de tout à l'heure ne m'encouragent guère à poursuivre notre idée de tourisme « en douce ». Ce sont des avertissements pour nous rappeler que quiconque fait des bêtises doit en essayer les « retombées ». Pour être sûr de gagner, il faut marcher droit et se tenir tranquille...

— Bon, un peu de morale ! Tu recommences ?

Danièle est agacée de voir son frère remettre constamment en question leur séjour sur la côte. Ce qui est décidé est décidé.

— Sincèrement, poursuit Etienne, je ne suis pas rassuré et j'ai l'impression que tu n'as pas tout prévu. De petits détails peuvent nous perdre.

— Tu réfléchis trop. Les gens de ton espèce, qui passent leur temps à peser le pour et le contre, ne se décident jamais. Ce sont d'éternels perplexes. Non et non ! Sache une bonne fois pour toutes qu'il n'est plus question de reculer. Enfonce-toi cette idée dans

le crâne et n'y reviens plus, je t'en prie. Entendu ?

— Bien parlé, Mademoiselle. Quand on est de ceux qui payent pour les autres, il n'y a pas de raison que ça cesse. Adieu ma bicyclette !

Danièle va chercher une chaise et s'installe sans hâte face à son frère démoralisé. Elle veut le regarder dans les yeux, d'abord pour mieux le convaincre et surtout pour s'assurer qu'elle peut compter vraiment sur lui. Il ne s'agirait pas qu'il abandonne à la première difficulté. Les coudes sur les genoux, la tête prise dans les mains, les jambes écartées, elle précise :

— J'ai déjà commencé les préparatifs. Au supermarché, j'ai récupéré un grand carton solide dans lequel j'ai rangé du matériel pour camper... Oh ! Juste l'essentiel.

— Tant mieux car il n'est pas question de déplacer un wagon de marchandises.

— La tente est prête, bien pliée sous mon lit. Les casseroles et le camping-gaz sont ensevelis au fond du carton, bien cachés sous des robes et du linge de toilette. Il ne faudrait pas que le « paternel » s'avise d'aller fouiller dans ma chambre. Il vaut mieux prévenir...

— Je n'ai pas peur. Comme je te connais, si cela était, tu trouverais encore un alibi pour t'en tirer avec tous les honneurs. Toi, tu retombes toujours sur tes pattes. Je n'ai pas ta chance !

— Pour les denrées, je préfère puiser à la cuisine par petites doses, un jour après l'autre pour qu'il n'en paraisse rien. Je collectionne surtout les nouilles, le riz et les boîtes de fromage.

— Et tu penses quitter la maison avec des bagages lourds et gonflés sans que nos parents s'en aperçoivent ? Si tu arrives à camoufler les duvets, les couvertures, la tente et les pieux, tu seras forte, toi. Pour l'instant, j'en doute.

— Evidemment, c'est la dernière chose à faire que de montrer ses paquets à tout le monde. Nous profiteront d'une fin de matinée, lorsque maman se rend au marché, pour aller à la gare avec le gros carton. Nous l'enregistrerons en « bagage accompagné » la veille ou l'avant-veille. Bah ! Nous trouverons bien le moment d'agir. Fie-toi à moi et tu verras que tout marchera comme prévu. Sur des roulettes.

— Si tu t'en charges, d'accord. Mais ne compte pas sur moi. D'ailleurs je te porterais malheur.

Soudain, Danièle blêmit. Inquiète, elle se lève et tend l'oreille.

— Quelqu'un dans ma chambre ! Vite...

Elle bondit vers la porte, disparaît puis revient rassurée. En réalité, le bruit venait de l'étage au-dessus.

— Je préfère ça, dit-elle en reprenant sa place.

Première étape

Le 8 juillet, au matin, c'est le départ.

Danièle, suivie d'Etienne et... de Papa, se fraie un passage parmi les colis et les voyageurs massés sur le quai. Le train pour Bayonne ne devrait pas tarder.

Brusquement, les haut-parleurs remplissent la gare d'avertissements incompréhensibles. Ces engins, jamais très au point, semblent être là pour faire du bruit, simplement. A chacun de deviner, d'interpréter le message. Et puisque tout le monde attend le train en provenance de Genève, il est tout naturel d'en déduire qu'il est sur le point d'entrer en gare, donc il faut reculer d'un pas, prudemment et dignement comme pour accueillir un grand personnage.

Justement, le voilà, énorme, sombre, pénétrant sous la marquise, glissant sur des rails brillants. Des conseils à la prudence s'entrecroisent sous les voûtes tandis qu'un « galonné », longeant hâtivement le

bord du trottoir tel un général précédant le monarque lors d'une revue, répète à la foule nerveuse et agitée :

— En arrière s'il vous plaît !

La motrice fonce entre les quais, ébranle le sol, menace de monter sur le trottoir pour punir les indisciplinés. Qui ne reculerait ? En tout cas, les bébés se mettent à piailler dans leur berceau de toile et les enfants enfouissent leur tête ronde dans les jupes de leur maman. Mais cela ne dure pas. Les wagons défilent à vive allure comme s'ils allaient dépasser la gare. S'arrêteront-ils à temps ? Oui, car le convoi ralentit, bruyamment. Avant même qu'il ne soit immobilisé, les portières s'ouvrent et des voyageurs pressés — il y en a toujours — sautent lestement sur le quai tandis que d'autres attendent l'arrêt complet, une jambe dans le vide.

— Eh ! Qu'est-ce que tu fais, Etienne ? crie une voix connue. C'est un grand garçon de quinze ans, un ancien camarade de classe qui a déménagé et qu'il n'a pas revu depuis un an...

— Et où vas-tu comme ça ? demande le copain.

— Au bord de la mer, répond frérot.

Danièle a bondi. Elle décoche à Etienne un coup de coude discret mais bien placé pour le rappeler à la raison et lui faire sentir que ses explications ne sont pas de saison.

— Bêta ! Fais-nous prendre... murmure-t-elle derrière son dos.

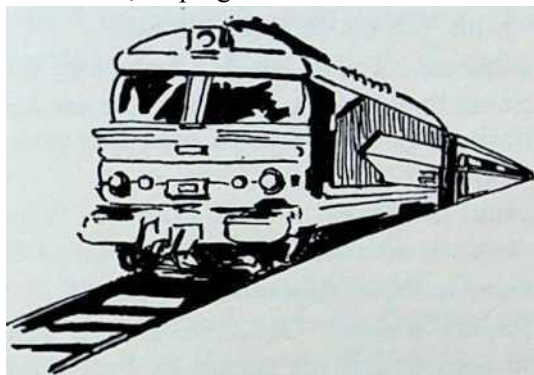
De fait, le père a entendu. Il s'approche, étonné, regarde son fils puis interroge :

— Au bord de la mer ? Qu'est-ce que tu racontes. Explique-toi !
Au bord de la mer ?

— Eh bien oui ! enchaîne Danièle. Tu sais bien que tante Lisa nous conduit chaque été à l'Océan pour toute une journée.

— A Hossegor, précise Etienne qui tente de se racheter.

Danièle a eu chaud et son frère aussi. Penaud, Etienne prend congé de son ami, empoigne la valise



et grimpe dans la voiture à la recherche de sa place. Sa sœur lui emboîte le pas, suivie de son père soucieux de s'assurer qu'ils seront bien installés. Justement, dans le compartiment numéro cinq, les deux places près de la fenêtre sont inoccupées. Donc

tout va bien ! Satisfait, le père embrasse ses enfants et quitte le wagon pour attendre, sur le quai et sous la fenêtre, le départ du train. Il n'a pas tourné les talons que Danièle apostrophe son frère :

— Gaffeur ! J'ai bien cru que nous étions pris. Tu peux pas tenir ta langue devant Papa ?

— Tais-toi donc ! Sur le quai, « il » nous regarde Etienne a raison. Le temps d'une pirouette et Danièle montre un nouveau visage, baisse la vitre et passe la tête au-dehors pour échanger quelques banalités avec un père qui ne tarit pas de conseils :

— Surveille bien ton frère ! Ne faites pas les fous dans le train. Je puis compter sur toi ?

— Mais oui ! Te fais pas de soucis, tout ira bien.

— Soyez bons pour tante Lisa. Elle est âgée, ne la contrariez pas. Embrassez-la bien fort pour nous deux...

Et patati et patata... C'est épuisant. Vivement qu'on se mette en route.

Soudain, le train s'ébranle. On part...

— Ecrivez souvent. Dès votre arrivée, insiste le père qui accompagne un instant le wagon. Mais le convoi prend de la vitesse et bientôt il abandonne et disparaît derrière des gens restés sur le quai. Danièle et son frère regagnent leur place, soulagés.

Enfin, libres !

Silencieux, préoccupé même, Etienne se remémore la dernière recommandation de Papa : Ecrivez 38

dès votre arrivée à Sauveplane ! Soudain il regarde sa sœur :

— Danièle, as-tu réfléchi que si nous écrivons une lettre à nos parents... ils verront le tampon de la poste quelque part dans l'Hérault... et si nous n'écrivons pas, ça n'ira pas mieux car ils téléphoneront à tante Lisa. Vois-tu, nous n'avons qu'une chose à faire : nous rendre directement...

— Et puis, quoi encore ? Certes, tes craintes sont fondées et je les prends au sérieux. Nous trouverons bien une solution, donne-moi seulement du temps pour résoudre la question. Nous en avons devant nous et je m'étonnerais si nous ne nous en sortions pas cette fois encore.

Danièle reste longtemps immobile, le nez écrasé contre la vitre, absorbée au point de ne rien voir du paysage qui défile devant elle. Depuis Lyon, elle se triture les méninges pour trouver le moyen de faire partir des lettres oblitérées dans les Pyrénées-Atlantiques. Elle rumine :

— Pas facile ! Et puis, Maman ne supportera jamais de rester huit jours sans nouvelles de ses enfants.

Au bout d'un long moment, et sans prêter atten

tion à son frère qui l'observe malicieusement, elle soupire en secouant la tête :

— Il y a naturellement la solution facile : Abandonner la partie et repartir sagement pour Sauve- plane après un jour ou deux au maximum vécus dans les parages de Sète. De quoi vous mettre de l'eau à la bouche... pour rien.

Narquois, Etienne pense intérieurement : « Cette fois, la grande fille est “ coincée ”. Nous irons sagement en Béarn... et je n'en serai pas mécontent. »

Tandis que « Monsieur » triomphe, Danièle, toujours préoccupée, évoque les poules et les dindons de la ferme qu'elle ne souhaiterait pas revoir de sitôt.

— Tante Lisa, murmure-t-elle, on la verra assez !

Les deux jeunes gens ne disent mot, bercés par le « ron-ron » invariable du train qui les rend somnolents. De temps à autre, une personne chargée de valises passe dans le couloir ; mais à peine s'ils détournent la tête.

Soudain, Danièle éclate en frappant des mains :

— Eurêka !

Etienne sursaute et la regarde curieusement.

— T'as fait un beau rêve ? questionne-t-il.

— Moi, je ne rêve pas... mais j'ai trouvé la personne qui pourra nous rendre un grand service.

— Encore ? Mademoiselle monte une nouvelle affaire qu'il nous faudra certainement payer très cher. Comme le reste !

- Allons frerot, sois raisonnable.
- Comme toi ?
- Ecoute-moi. Françoise va nous dépanner...
- Françoise ?
- Tu sais bien, la fille du facteur qui livre les lettres à Sauveplane ! C'était ma meilleure amie, l'année dernière.
- Et alors ? Je ne vois pas où tu veux en venir. Que veux-tu faire avec cette fille ?
- Je vais lui écrire très clairement notre situation et lui demander d'intercepter — ou plutôt de faire intercepter par son père — notre courrier en la priant de nous le retourner, poste restante. Du reste, ça ferait du vilain si nos lettres tombaient entre les mains de dame Lisa !
- Je commence à y voir...
- Tu sais, continue Danièle, Maman a l'habitude de m'adresser personnellement ses lettres, avec parfois, à l'intérieur, un mot pour Tante. Il n'y aura donc pas de problème pour le facteur, je veux dire qu'il n'aura aucun scrupule à confier mes lettres à sa fille. C'est un brave homme et on peut compter sur lui. D'ailleurs, sa tâche ne sera pas très lourde car, comme tu le sais, Maman écrit très peu, juste trois ou quatre épîtres durant tout l'été.
- Jusqu'à maintenant, je te suis, enchaîne Etienne. Mais, tes lettres à toi, celles que tu écriras à la maison...

— Minute, j'y arrive. C'est simple : j'enverrai ma prose à Françoise qui se chargera de me la poster à Mourenx... et le tour sera joué ! Le tampon de la poste sera la preuve irréfutable que nous filons des jours heureux en Béarn. C'est comique, quand j'y songe !

Etienne ne voit pas du tout le côté « comique » de la chose. A demi-rassuré, il poursuit :

— Il suffirait qu'une fois ou l'autre il y ait maldonne pour...

Danièle secoue la tête. Parviendra-t-elle un jour à contenter son froussard de frère ? N'a-t-elle pas, jusqu'ici, pensé à tout ?

— Fais-moi donc confiance une bonne fois pour toutes ! Je me propose de demander à Françoise de rendre visite à tante Lisa, de temps à autre. Elle nous tiendra au courant des événements et s'il y a un semblant de difficulté, elle nous alertera par télégramme... En attendant, je vais lancer une lettre depuis Sète, en cours de route, pour dire à Maman que tout se passe bien. Ainsi, elle pourra patienter. Demain, j'écirai une double lettre à Françoise : l'une pour la mettre au courant de la situation en lui expliquant clairement les choses, l'autre pour Maman, à glisser dans la boîte aux lettres de Mourenx.

— Tu es un génie, reconnaît le « petit » frère. C'est bien pensé.

Danièle respire maintenant. Elle allonge les jambes et s'apprête à somnoler. Il est vrai que, durant ses longues recherches, elle n'a pas vu passer le temps. En effet, il ne reste plus qu'une heure de train, aussi Etienne se penche-t-il vers elle pour s'informer...

— Dis-donc, Dany, sais-tu où nous allons « atterrir » ? Sur quelle place allons-nous poser le pied ?

— En voilà une question ! Je t'ai déjà dit et redit que nous descendrions à Sète. C'est prévu depuis longtemps.

— D'accord, mais je pense que tu ne vas pas dresser ta tente en plein boulevard, ou sur la place entre deux marchands de frites.

— Voilà encore le « petit frère » qui s'inquiète. Rassure-toi, j'ai consulté la 83.

— La carte Michelin ?

— Je vois que tu comprends vite. Sache qu'il y a, entre Sète et Agde, un petit village sur la côte qui s'appelle Bex. C'est là que nous irons.

— Et qu'est-ce qui te pousse à Bex ?

— Mon flair ! Ne t'ai-je pas dit que nous allions vers l'inconnu ?

— Et si c'est moche, ce trou ?

— Eh bien, nous filerons plus loin. Comme si, le bord de la mer, ça pouvait être moche !

Une légère secousse, un coup de frein, leur rappellent qu'on entre en gare de Sète. Les voies se multiplient sous leurs yeux, des maisons surgissent, le train ralentit et finit par s'immobiliser en bousculant les voyageurs. Danièle est déjà à la portière, la première, comme toujours. Elle n'aime guère attendre derrière une file de vieilles gens embarrassées qui s'évertuent avec lenteur.

Hop ! Elle saute sur le quai, suivie d'Etienne qui ne sait comment cacher son inquiétude... Une minute plus tard, les deux jeunes gens quittent la gare et se trouvent sur une place où stationnent des taxis et des cars. Celui d'Agde est là, prêt à partir.

— Va vers le chauffeur prendre deux billets pour nous, dit-elle à son frère. Pendant ce temps, j'irai « aux bagages » retirer mon carton.

Danièle, qui a l'art de faire vite, réapparaît bientôt, tirant par les ficelles son gros colis. A son frère qui se hâte d'aller vers elle pour lui prêter main forte, elle crie :

— Tu as les billets ? Tu as parlé au chauffeur ? C'est bien notre car, au moins ? Quand part-il ?

— Je n'en sais rien. Je t'attendais pour que tu lui parles.

— La nouille ! Comme toujours, il faut que je fasse tout. Tu es un bon à rien.

Excédée, Danièle lâche brusquement le carton,

le confie à Etienne et court vers l'homme du car qui examine ses pneus.

— Eh ! dites donc ! C'est bien pour Bex ?

— Oui, Mademoiselle !

— Et quand part-il ?

— Bientôt. Dans cinq minutes exactement.

— O.K.

Danièle propose à son frère de faire le nécessaire — enregistrer les bagages et prendre les billets — pendant qu'elle ira au magasin d'en face, de l'autre côté de la place, acheter des fruits pour la route.

— Réserve nos places, prends les billets, enregistre les colis... et je reviens tout de suite. Ici, c'est sans doute moins cher et plus varié que dans le «bled» où nous allons séjourner.

— D'accord !

La jeune fille court vers la boutique et trouve à l'intérieur deux clientes qui attendent leur tour devant une marchande qui est la mollesse en personne. Il lui faut autant de temps pour peser un kilo de tomates qu'elle examine et tourne dans ses mains que pour venir de Lyon. Danièle tente sa chance :

— Puis-je me servir, Madame ? Mon car va partir dans trois minutes et je crains de le rater.

— Mais oui, Mademoiselle.

Encouragée, elle s'enhardit et demande à la cliente qui la précède :
— Me permettez-vous de prendre votre tour ? C'est à cause de mon car !

Danièle respire. Elle a sa marchandise dans le sac.

— Combien vous dois-je ?

La marchande, une femme replète aux cheveux embroussaillés est plongée dans son addition :

— Voyons ! Je pose 8 et je retiens 1.

A ce moment, un bruit de moteur sort la jeune fille de ces calculs. Elle fait une pirouette et voit le car — son car — qui prend le large. Elle bondit hors du magasin laissant pêches, bananes et poires sur le comptoir pour courir après le lourd véhicule.

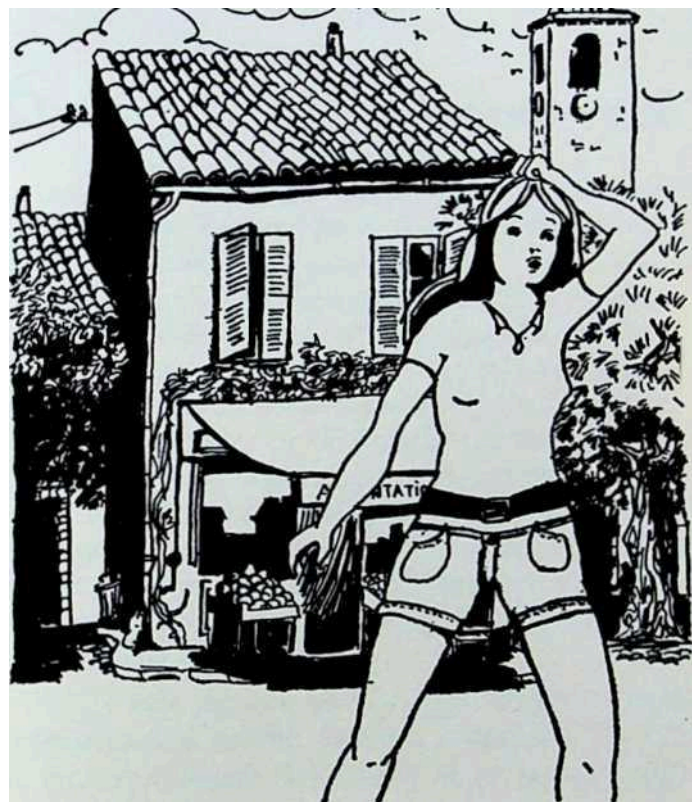
— Hé ! Hé. Arrêtez ! Arrêtez ! hurle-t-elle en evant les bras.

Peine inutile. L'éloignement est déjà trop grand et le bruit trop fort pour que le chauffeur entende quelque chose. D'ailleurs, le car tourne le coin de la rue et disparaît pour de bon.

Furieuse, la mine décomposée, Danièle retourne à la boutique en vitupérant contre son incapable de frère :

— L'imbécile ! Il n'en fera pas d'autres ! L'empoté, on ne peut lui faire confiance !...

Tout commerce a cessé dans le magasin. Les trois dames sont à la porte pour accueillir la grande fille rouge de colère :



— Peuchère ! La petite vient de manquer son car !
Et la marchande achève son addition en s'exclamant :
— Vraiment, vous n'avez pas de la chance !

Danièle s'est ressaisie. D'un coup, elle a compris la seule chose à faire : prendre un taxi et rattraper le car ; il ne doit pas être loin.

Le temps presse. Sans être spécialement douée pour les mathématiques, notre grande fille sait bien que les vitesses se retranchent quand les véhicules se font la chasse. Donc, ce n'est pas l'heure de compter les étoiles ni de se pencher sur le Bottin si elle veut épargner des émotions à sa bourse. Aussi, en un temps record — pas plus de trois minutes — se trouve-t-elle au fond d'une 504, dans le taxi d'un gros bonhomme qui a mesuré d'emblée le sérieux de la situation rien qu'en voyant « la tête » de sa jeune cliente.

— Je vais prendre un raccourci, dit-il en virant brusquement à gauche. Perdant l'équilibre, Danièle se retrouve allongée à l'autre bout de la banquette.

Après tout, tant mieux s'il appuie sur les gaz. C'est bon !

La voiture s'enfonce dans une rue étroite et grouillante. Une vieille rue pittoresque aux devantures vieux style. Danièle ne voit rien, à vrai dire : les yeux au plafond, elle fulmine contre son benêt de frère :

— Cette grosse nullité ne m'attire que des ennuis. Il aura de mes nouvelles tout à l'heure. Est-ce possible ?

La voiture traverse maintenant le canal. A droite et à gauche, des barques et des bateaux qui déchargent leur cargaison. Danièle est nerveuse. Au bout de la rue, pas trace du car, pas plus que sur le clocheton de la cathédrale. Chaque feu rouge inquiète la voyageuse — des feux rouges qui se paient — augmente son épreuve et l'exaspère.

Les voilà enfin débouchant sur la grand-route qu'emprunte d'ordinaire le car. Est-il passé ou non ? Le chauffeur se range près du fossé et stoppe aussitôt. Il descend la vitre et passe la tête pour voir si, derrière, le gros véhicule n'arrive pas. Rien en vue et devant, pas davantage.

— Est-il déjà si loin ? s'informe Danièle, impatiente.

— Je ne le crois pas ! Je vais vous conduire jusqu'au tournant, là-bas. Il y a une halte juste après. Si nous y trouvons des gens, nous serons fixés. Ils nous renseigneront.

— D'accord !

La voiture démarre brusquement et prend rapidement de la vitesse. Le chauffeur peut appuyer sur l'accélérateur, la route est large et peu encombrée. Deux cents mètres plus loin, un virage. Et après la courbe, à droite, le refuge annoncé. Trois personnes attendent, donc le car est encore derrière. Danièle est soulagée.

— Combien, demande-t-elle ?

— Quinze francs tout rond.

— Bigre. Mon capital va subir un choc sérieux.

— C'est le tarif. Voyez le compteur.

Danièle ne discute pas. Elle tend un gros billet. L'homme encaisse sans rien ajouter, il rend tranquillement la monnaie, ferme la portière... et disparaît bientôt derrière une maison blanche.

La jeune fille réfléchit un instant, puis, s'approchant d'une dame, questionne :

— Le car pour Agde ?

— Il a du retard aujourd'hui. D'ordinaire il est à l'heure.

— Voyez-le là-bas... intervient un vieux monsieur.

Danièle le voit apparaître, surmonté de valises et de paquets. Il ralentit et stoppe devant le refuge. La porte s'ouvre automatiquement et notre fille, sans égard pour les gens qui la précèdent, escalade les deux marches et interroge le chauffeur comme s'il était coupable de quelque forfait.

— Et alors, on n'attend pas les clients ? Mon frère ne vous a rien dit ? Où est-il, cet empoté ?

Tous les voyageurs éclatent de rire.

— Comment, ce garçon, c'était votre frère ? Mais oui, je vous reconnais, vous êtes sa sœur ?

— Quel âne celui-là !

Danièle a de la peine à se contenir, surtout devant tant de sourires narquois.

— Eh bien, enchaîne le conducteur, votre âne de frère est encore à la gare à vous attendre.

— A la gare ?

— Et oui ! Il m'a fait stopper pour descendre et courir à votre recherche. Comme il ne venait pas et que j'encombrais la rue, j'ai dû partir sans lui... Et voilà. Je n'en sais pas plus !

Danièle est effondrée. Elle apprend du chauffeur ju'Etienne, un instant distrait, avait laissé partir le car, croyant que sa sœur était de retour.

— Alors ça ! s'exclame Danièle.

— Et les bagages ? Que faut-il en faire ?

— C'est vrai ! Ils sont là-haut sur l'impériale.

— Justement ! Vous ne vouliez pas que je les dépose au milieu de la rue !

— Alors que faire, maintenant ?

Le chauffeur est excédé :

— Dépêchons-nous. A cause de vous, je suis en retard. Ecartez-vous et laissez monter... Au suivant.

Tandis que le conducteur donne les billets, Danièle réfléchit. Ne sachant trop que faire, elle demande :

— Que me conseillez-vous ? A votre avis, le plus simple serait ?...

— Le plus simple, c'est que je dépose vos colis au « Café des Fleurs » à Bex. J'expliquerai votre histoire et vous n'aurez qu'à les récupérer si un jour vous arrivez à bon port... Y a pas de voleurs là-bas. Et le propriétaire est un brave homme.

— C'est bon ! Et nos billets, pouvez-vous nous les rembourser ?

— Gardez-les. Vous les montrerez ce soir au prochain courrier. J'avertirai tout à l'heure mon collègue lorsque je le croiserai.

A demi-rassurée, Danièle pose pied à terre. La porte se referme aussitôt derrière elle et le car démarre avant qu'elle n'ait pu reculer d'un pas.

— Notre affaire s'emmanche mal, décidément. Pourvu qu'Etienne ne loue pas un taxi pour me rejoindre à Bex. Ça pourrait durer longtemps.

Revenue à ses esprits, Danièle interpelle un garçon boucher qui passe derrière le refuge :

— S'il vous plaît ! Pourriez-vous me dire si la gare est loin ?

— Au moins trois kilomètres ! A pied, vous en avez pour quarante minutes au moins et en allant d'un bon pas...

— et sans se tromper de rue.

Il n'y a pas de temps à perdre. Danièle se remet en route, en direction de son point de départ. Mais retrouvera-t-elle son frère ? Elle n'en est pas certaine, mais que faire ? Elle refait donc, à l'envers, le trajet qu'elle a parcouru en taxi. Au début, il n'y a pas de problème mais, parvenue à un carrefour, elle hésite :

— Voyons, cette rue ? Ah oui... je reconnais cette pâtisserie. Plus loin, elle s'informe :

— La gare ?

— Continuez tout droit. Au feu rouge, vous trouverez un agent ; il vous renseignera. Là, tournez légèrement sur votre droite... Cent mètres plus loin, passez le canal...

C'est toujours ainsi. Ceux qui vous indiquent la route à suivre en disent trop ou trop peu, ou surtout trop vite. Tout se mêle dans la tête de Danièle. Allez donc vous rappeler si le canal est avant l'agent ou après la rue François-I^{er}.

La fille repart.

— On verra bien !

Et, sans doute guidée par un sens exceptionnel de l'orientation, elle débouche... sur la place de la gare. Là, elle est saisie d'inquiétude car elle ne voit rien qui ressemble à ce gros bêta d'Etienne. Heureusement, son taxi est de retour. Elle reconnaît le propriétaire qui lit le journal en attendant les clients. Elle s'approche... :

— C'est encore moi ! dit-elle.

— Quoi, vous êtes-là, vous ? Il éclate de rire, d'un rire qui n'en finit pas, puis, de sa voix grasse entrecoupée de petits hoquets, il explique :

— J'ai aperçu votre frère tout à l'heure et lui ai raconté ce qui vous concerne. Comme il paraissait désespéré, je lui ai conseillé d'emprunter un camion militaire en partance pour Agde. Le sous-officier a accepté de le prendre...

— Alors, il est parti ?

— Malheureusement pour vous !

— Ça, c'est de la déveine ! Y a de quoi se frapper la tête contre le trottoir. Que dois-je faire maintenant ? Il me la copiera, celle-la...

désagréable

Six heures du soir.

Le car qui amène Danièle vient de stopper devant l'unique café de Bex, un petit hameau d'une vingtaine de maisons basses, bâties sans ordre le long de la route nationale, à quelque cent mètres de la plage. Sans le voisinage de la mer, ce village où vivent une cinquantaine de pêcheurs paisibles et sans ambition, serait peu de chose.

Danièle est déjà debout dans l'allée centrale du véhicule, derrière une grosse dame qui s'apprête, avec précaution, à descendre les deux marches. La grande fille regarde de tous côtés, pas d'Etienne dans les parages, ni parmi les petits vieux enchauffés de paille qui sirotent une interminable boisson verdâtre autour de quatre tables rondes peintes en rouge et rangées sur le trottoir.

— Où donc a pu passer ce phénomène de gar

çon ? Pourvu qu'il se soit arrêté ici et ne m'attende pas à Agde ou à Béziers !

Son visage se détend lorsqu'elle aperçoit, dans la rue, un « gars » courant dans la direction du car. C'est Etienne. Il arrive essoufflé au moment où sa sœur pose le pied sur le sol. L'accueil, il fallait s'y attendre, est plutôt rude :

— Enfin te voilà, grand dégourdi ! Tu pourras dire que tu m'as fait faire du mauvais sang et... des kilomètres. De quoi attraper l'infarctus. J'espère que tu as mis en lieu sûr le carton et la valise !

Danièle n'est pas à prendre avec des pincettes et, pour calmer sa mauvaise humeur, Etienne s'empresse de répondre :

— Rassure-toi, j'ai tout récupéré.

— Alors, tu m'entendrais s'il manquait quelque chose !

Et comme pour se faire pardonner, il ajoute :

— Même, j'ai trouvé un endroit sensationnel pour la tente. Tu verras ! Suis-moi...

Et il entraîne sa sœur à l'autre bout du hameau :

— Ici, explique-t-il, il y a un terrain de camping bien installé... mais quel monde et quels tarifs ! Alors je n'ai pas insisté...

— Mais où as-tu laissé notre matériel ? Tu as trouvé un lieu pour dormir ?...

— Rassure-toi. Une dame nous a offert l'hospitalité au fond de son jardin. C'est tranquille et caché

aux regards. Un coin idéal qui te plaira. Et le tout... gratis !

— Mais en quel honneur ce cadeau ?

— Figure-toi que je traînais la semelle dans cette rue à t'attendre lorsque j'ai vu une femme qui sortait de l'épicerie chargée comme un bourricot de l'Atlas. Alors, je lui ai proposé mes services, ce qu'elle a accepté volontiers.

— Monsieur fait sa B.A. comme je vois. C'est bien !

— ... et comme ici les gens ne sont pas timides, j'ai dû subir un interrogatoire en règle, si bien qu'au bout de la rue, elle savait tout sur notre compte, l'histoire du car y comprise.

— Tu n'en a pas trop dit, j'espère ?

— Sois tranquille. Assez pour qu'elle s'intéresse à notre sort mais pas plus. Touchée par mes explications, elle m'a fait confiance tout de suite et c'est elle qui m'a proposé — et sans que je lui suggère — de nous installer sur la pelouse derrière la maison en me disant : « Té, vous me rappelez mon petit-fils de Toulon. » L'endroit est réellement ad hoc, à l'abri des curieux... Et puis, bon marché ! Le cadre te conviendra ; j'en suis sûr !

Danièle n'est qu'à demi-convaincue. Avec Etienne, on ne sait jamais. Il peut s'émerveiller devant du quelconque et appeler « formidable » ce qui est loin de l'être.

— On va voir ça, déclare sa sœur. Je te donnerai mon opinion après.

Comme le village n'est pas important, les deux jeunes atteignent rapidement « l'endroit rêvé ». C'est la dernière maison, une bâtisse assez récente et légèrement en retrait, avec un étage et des persiennes vertes. Devant la porte, de maigres fleurs luttent contre la sécheresse qui sévit depuis bientôt trois semaines. Danièle et son frère contournent la maison... à l'instant précis où Mme Bougette, l'aimable propriétaire, paraît à la fenêtre du premier.

— Ah ! C'est vous, Mademoiselle Danièle. Soyez la bienvenue chez moi !

— Bonjour Madame. Je vous remercie beaucoup...

— Avec plaisir, vous savez. Que vous avez dû trouver le temps long, toute seule à Sète !

Danièle pressent que cette petite dame joufflue, sans doute dans la soixantaine, aimerait volontiers causer pourvu... qu'on veuille bien l'écouter. Et de fait, la grande fille n'y coupe pas. Debout, sous le soleil féroce, les bras ballants, elle doit rappeler ses aventures et revenir sur d'insignifiants détails déjà fournis par son frère. Il lui tarde d'aller s'asseoir, mais la dame est intarissable :

— Vous pourriez rester là tant que vous voudrez. L'eau est tout au fond du jardin. Malheureusement, elle n'est pas fraîche. Avec ces chaleurs !

Derrière la maison, un pin parasol fournit une

ombre maigre que l'on appréciera lorsque l'astre sera haut dans le ciel. Au pied de l'arbre, Etienne a éparpillé le matériel sur la pelouse jaunie mourant de soif. La tente est dépliée, le carton défilé et les pieux entassés tout à côté.

Danièle fait la revue de tous les objets mais bientôt son front se plisse :

— Où donc est la valise, questionne-t-elle ? Je ne la vois pas.

— Tiens c'est vrai !

— L'aurais-tu laissée dans la rue ?

— Pas du tout. Elle était là avec le carton.

— Tu en es bien sûr ?

— Aussi sûr que nous sommes à Bex.

On a beau fouiller les arbustes et les recoins de la cour, cette valise demeure invisible. Danièle est atterrée car la perte de cet objet serait d'importance. Outre les costumes du dimanche, les maillots de bain et le linge de rechange, la précieuse valise renferme une partie du capital, caché tout au fond dans une enveloppe jaune.

— Tu es un as pour garder le matériel, mon cher Etienne ! Ah ! On peut te faire confiance !

Etienne a le visage défait. Lui aussi mesure la catastrophe. Il bredouille mais sans conviction :

— Peut-être Mme Bougette l'a-t-elle rentrée chez elle de peur qu'on nous la vole.

Justement, la voilà :

— Vous cherchez quelque chose, petite ?

— Hélas ! Pourriez-vous nous donner des nouvelles de notre valise bleue qui a disparu pendant l'absence d'Etienne, lorsqu'il est venu à ma rencontre, au car ?

— Vous dites ? Quoi, vous ne trouvez pas votre... Quel malheur ! Et où était-elle cette valise bleue ?

— Là, au pied de l'arbre.

Chacun est forcé d'en convenir : un voleur est passé par là.

— Il faut téléphoner à la gendarmerie... suggère Mme Bougette. Montez chez moi. L'appareil est dans le couloir, à gauche.

— Surtout pas ça ! intervient Danièle qui n'a nulle envie d'introduire la maréchassée dans ses affaires. Les choses sont assez embrouillées sans qu'on les complique davantage.

Etienne et sa sœur sont consternés. Que faire pour récupérer leur bien ?

— Vois-tu, conseille Danièle lorsque la propriétaire s'en est allée, demain nous mènerons nous-mêmes l'enquête. Quelque chose me dit que nous la retrouverons. En attendant, dressons notre tente. Une nuit de repos là-dessus nous aidera à y voir plus clair.

Etienne n'y croit guère. Il secoue la tête et déclare en saisissant un coin de la tente :

— Je savais bien que notre voyage tournerait mal. Maintenant, nous voici dans le pétrin.

Sur les traces du voleur

Il fait chaud.

Malgré l'heure avancée, le soleil jette des poignées de braises sur le feuillage roussi et les petits cailloux des allées de Mme Bougette. Pas un nuage dans le ciel, mais de la lumière partout, à profusion. L'air immobile en est pétri. Elle ruisselle sur les toits de tuiles rouges et éclabousse les murs blanchis à la chaux en tombant sur la chaussée. C'est du feu qui danse au loin sur les tranches bleues de la mer que l'on voit entre les villas.

Près du grand carton, Danièle et son frère dressent leur tente, silencieux et sans joie. L'affaire de la valise les travaille et les irrite. La fille surtout.

— Alors, Etienne. T'es dans la lune ? Finis donc de planter ton pieu. J'en ai assez de tenir la toile en l'air comme une ombrelle.

— Excuse. Je pensais à la valise.

Dans le lointain, un bateau actionne sa sirène : Ouh ! Ouh ! Ouh ! C'est triste à vous démoraliser pour le restant de vos jours. Soudain, la voix aigrette de Mme Bougette tombe du premier étage :

— Mademoiselle Danièle, j'y pense...

La jeune fille lâche la toile et court vers la maison, laissant son frère se dépêtrer avec la tente qui s'est brusquement affaissée à ses pieds.

— Je crois que je commence à comprendre, poursuit la brave dame. Il y a une heure environ, lorsque je suis allée chercher mon pain à la boulangerie, j'y ai vu un grand diable de gitan d'une trentaine d'années... qui tenait quelque chose de lourd et de volumineux. Je mettrais ma main au feu que c'était votre valise.

Intéressé, Etienne s'est approché.

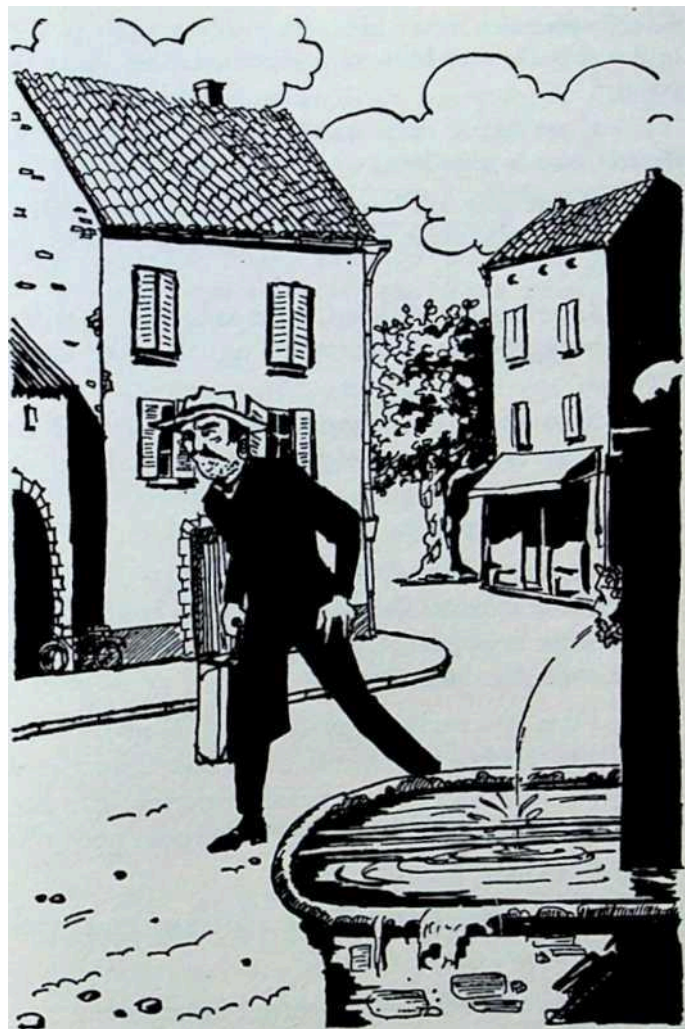
— Tu sais, Dany, ça ne m'étonnerait pas non plus ! Ces «romanos », c'est du beau monde ! Des as pour souffler les œufs et les poules ! Il y a toujours des gens qui se plaignent derrière eux.

Danièle est sceptique.

— Pourquoi cet homme serait-il entré dans une boulangerie sitôt après son coup ? Comme si les voleurs tenaient à se montrer.

Mme Bougette n'est pas d'accord :

— Moi, dit-elle, ça ne m'étonne pas du tout. Je suppose qu'il vous a vus tous les deux, venant du car. Il s'est enfilé dans la boutique de peur que vous



ne reconnaissiez votre bien. Et puis, un pain ça sert toujours ! Ils ont beaucoup d'enfants, ces gens du voyage.

— C'est mon idée aussi, estime Etienne. Ne cherchons pas plus loin, ce sont « eux ».

La jeune fille n'est pas convaincue. Un voleur dans une boulangerie, c'est plutôt drôle. Alors, elle propose :

— Interrogeons d'abord la boulangère à ce sujet. Son témoignage nous instruira sur la conduite à tenir.

— Vous avez raison, approuve la propriétaire. La boulangère est une brave personne qui se fera un plaisir de vous renseigner... Mais après tout, je pourrais vous accompagner.

Evidemment. Mais Danièle n'y tient pas, car il ne s'agit pas d'ameuter le village avant l'heure et de couler, dès le départ, une enquête qui demande à être menée discrètement.

— Vous êtes vraiment gentille, Madame ! Toutefois, il me semble préférable que nous allions sans vous pour que cette affaire passe inaperçue. Et puis, nous avons tout notre temps et je suppose que vous avez autre chose à faire.

— Vous avez raison. Il est plus sage que vous vous informiez vous-même...

— A propos, où est-elle cette boulangerie ?

— Vous ne pouvez pas vous tromper. Elle est dans la rue, à droite, à cent mètres d'ici.

Juste le temps pour Mme Bougette de retourner à son évier et Danièle, suivie d'Etienne, pousse la porte du magasin. Une formidable sonnerie à terrasser un cardiaque les oblige à entrer précipitamment et à se placer, presque penauds, sous les feux de trois paires d'yeux noirs qui les toisent de la tête aux pieds, sans dire un mot. Trois femmes — la boulangère et deux clientes — suspendent leur conversation afin de mieux les observer.

— Qu'est-ce qu'il faudrait pour ces messieurs- dame ? s'informe poliment la patronne en blouse blanche, une grosse rougeaude aux cheveux bien tendus.

Danièle hésite. Doit-elle parler devant les autres ?

— Euh ! Voyons ! Une baguette bien cuite !

Pendant que la marchande, le dos tourné, palpe les pains sur l'étagère, la grande sœur se ressaisit et cherche la manière de la faire parler sans qu'elle soupçonne quoi que ce soit.

— Vous êtes au courant qu'il y a des gitans ici, depuis hier je crois ?

— Bien sûr ! Ils sont déjà venus chez moi. Pourquoi ?

— Oh... pour rien ! C'est que je les ai vus, tout à l'heure. D'ailleurs, l'un d'entre eux, paraît-il, est venu chez vous tantôt.

— Justement !

— Savez-vous s'il avait les mains vides ?

— Les... Mais pourquoi me demandez-vous ça ?

Cette fois, la boulangère n'est pas dupe. On cherche à lui tirer les vers du nez, à la faire parler. Elle le sent. Alors, ses grands yeux noirs, avides de savoir « pourquoi ? », se posent sur Danièle qui bégaie :

— C'est que... Après tout, je peux bien vous le dire !

Et, en quelques mots, la sœur d'Etienne relate les faits qui l'obligent à faire une enquête. La précieuse valise a disparu et c'est certainement « un homme du voyage » qui a fait le coup.

Les mains jointes sur le comptoir parsemé de miettes enfarinées, les yeux fixés au plafond, les lèvres agitées, la boulangère est « en position » pour passer aux confidences :

— Si, je me rappelle bien. Justement. Ce gitan avait quelque chose à la main. Et même qu'il semblait préoccupé. Inquiet, presque.

— Préoccupé ?

— D'ailleurs, il est parti... psst ! comme s'il avait le feu chez lui. Pour moi c'est ce « type » qui a fait le coup. Ne cherchez pas plus loin.

— Sans aucun doute, c'est lui, renchérissent les clientes vivement intéressées.

Maintenant, la preuve est faite. Cet homme est le coupable. Tout concorde : l'heure, l'air préoccupé du gitan, la fameuse valise — car ce ne pouvait être

qu'une valise — et, pour finir, son départ précipité. Une fuite presque. Il fallait voir comme il a claqué la porte. Pour Danièle, il ne fait aucun doute, c'est clair. Il ne reste plus qu'à retrouver et confondre le personnage.

Tandis qu'Etienne et sa sœur retournent à leur tente presque soulagés, dans la boulangerie les trois femmes reprennent leur conversation. On dirait qu'elles se consultent, s'organisent pour diffuser la nouvelle à tous les coins du pays. Des haut-parleurs placés sur les toitures ne feraient pas plus de besogne et en moins de temps. La preuve, c'est que, une heure plus tard, on papote devant chaque maison.

— Alors, vous n'êtes pas au courant, Adèle ?

— Non !

— Eh bien ! Tous ces gitans sont des voleurs. Tenez, je viens d'apprendre...

Et en quelques phrases bourrées d'exclamations, la commère de fournir à Adèle son interprétation des faits. Et, d'interprétation en interprétation, le bruit finit par courir, au bout du village, que les « romanes » viennent de voler une tente ainsi qu'un gros carton de vivres, ne laissant à leur victime, pour toute consolation, qu'une petite valise éventrée sur le sol.

— Surtout, déclare Mélanie, la dernière de la rue... Surtout, qu'« ils » ne viennent pas me vendre leurs paniers. Je leur claquerai la porte au nez en leur disant « ce que je me pense ». Et, pour mieux

l
convaincre sa voisine, une dame fluette et craintive, elle agite son balai comme pour faire peur à un fantôme... de gitan.

Avant la nuit, toute la population est devenue farouchement hostile à ces mécréants de gitans qui campent dans un pré, à la sortie du village, en direction de Sète. C'est solennellement promis : personne n'ouvrira sa porte à cette vermine. Personne ne leur achètera le moindre osier. Promis ! Demain, on ira en délégation à la mairie pour obtenir des autorités que ces indésirables soient chassés séance tenante. Pas de pitié pour les voleurs.

Le ciel est immobile en cette belle soirée de juillet... pas les langues qui vont bon train.

Quatre heures.

C'est tôt ! Danièle ne peut fermer l'œil. Le sol trop dur, le jour qui pointe, surtout l'histoire de la valise dont sa tête est remplie, se chargent de la tenir éveillée. Etienne, à côté d'elle, dort paisiblement sans bouger, comme pour la narguer. Un ange... don on se plairait à chatouiller le nez avec une graminée.

Cinq heures.

— Etienne, chuchote-t-elle, tu dors ?

Etienne n'a pas bronché. Déçue, presque fuireuse, Danièle se retourne une fois de plus, ramène la couverture jusque sur ses épaules car il fait presque froid et tente de se rendormir. Le sommeil ne vient pas. Autant demander à un singe de voler !

A six heures, elle n'y tient plus. Elle secoue son frère et appelle :

— Etienne ! Etienne ! Réveille-toi donc.

L'interpellé se soulève d'un coup, ahuri comme s'il sortait d'un bain forcé.

— Et alors ?... marmonne-t-il, prêt à s'écrouler sur sa couche.

— Tu sais, nous devons mener notre enquête dès ce matin, avant que les gitans ne prennent le large. Ces gens-là ont de trop bonnes raisons pour se volatiliser.

Etienne écoute sans réagir, somnolent. Il n'est pas contrariant ce matin. Il dit « oui » chaque fois que sa sœur s'arrête pour respirer. Il approuve peut-être parce qu'il n'a pas l'énergie de la faire répéter, encore moins la lucidité nécessaire pour analyser ses arguments.

— Suis-moi bien ! Dès sept heures nous irons « les » rejoindre...

— Qui donc ?

— Eh bien, les gitans ! espèce de retardé.

— Ah oui ! C'est toujours la valise...

— Donc, nous irons les rejoindre à leur campement. Là, j'essaierai d'entamer la conversation avec eux, sans avoir l'air de rien... et j'en profiterai pour lorgner discrètement l'intérieur de leur roulotte.

— Tu oses ?

— Et pourquoi pas ?

— Alors, je te laisse faire. Tu parleras et tu regarderas.

— Je m'y attendais. Tu ne vaux rien qui vaille

et j'ai eu bien tort de compter sur toi. Donc, je mènerai moi-même l'enquête et Monsieur me regardera faire. Tu es un être inutile.

Sept heures.

Le moment est venu. On s'habille en toute hâte, on déjeune sur le pouce et l'on barricade soigneusement la tente. En route pour l'aventure. C'est à l'entrée du hameau que stationnent les nomades, sur un terrain vague servant ordinairement de dépôt et de refuge à trois ou quatre véhicules qui dorment en cet endroit de leur dernier sommeil. C'est le paradis des enfants quand les gitans ne sont pas là. Ils peuvent librement sans être gourmandés, tourner des volants, dévisser des écrous ou actionner des pédales récalcitrantes. Ce terrain est à vingt mètres à peine de la dernière maison de la rue.

En arrivant sur les lieux, Danièle pousse un soupir de soulagement :

— « Ils » sont encore là.

Cinq gosses jouent en piaillant à l'ombre de la roulotte sur laquelle est placardée, bien en vue, une affiche jaunie portant en gros caractères cette curieuse mention : « DIEU TE CHERCHE. » Tout près des enfants, un homme au teint cuivré, cheveux d'ébène à l'abandon, tresse de l'osier en sifflotant. Il suspend sa mélodie lorsqu'il voit s'avancer cette jeune fille décidée, suivie à quelques pas d'un garçon plutôt craintif.

— Us me plaisent vos paniers ! C'est vous qui

les faites ? questionne la sœur d'Etienne, le doigt pointé vers des objets de vannerie accrochés à l'entrée de la roulotte.

— Tu en veux un, petite ?

— Peut-être. Combien celui-ci ?

Sous prétexte de les voir de plus près, elle s'approche de la porte largement ouverte pour observer l'intérieur. Beaucoup de choses dans la pénombre, mais rien qui ressemble à une valise bleue.

— Celui-ci, combien ? demande-t-elle en soupesant le plus gros, tout en poursuivant du coin de l'œil ses investigations.

— Quinze francs.

— Trop cher pour ma bourse. Et le petit ?

— Douze.

— Y a pas la différence.

— Vous savez, le travail est quasiment le même.

Tenez, dix pour vous.

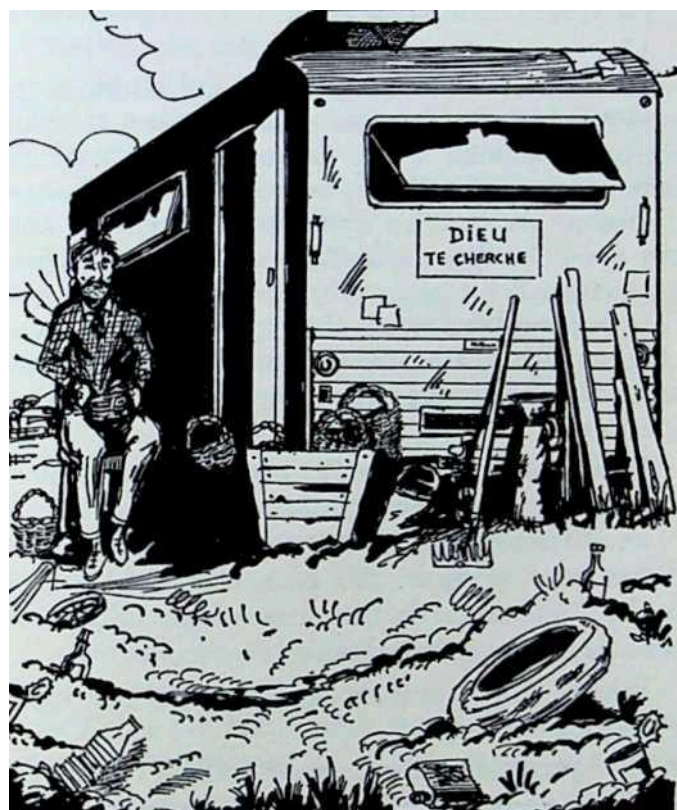
— Dix, c'est encore trop. Je regrette, c'est au-dessus de mes moyens. Dommage, car ils sont bien faits. Pourtant, j'aurais bien voulu en offrir un à tante Lisa. Excusez-moi...

Elle salue à peine et s'éloigne de la roulotte. Le gitan a souri curieusement, mais sans ajouter un mot.

— Il n'a pas l'air d'un bandit, admet Danièle en s'adressant à son frère. Je n'ai rien remarqué de suspect dans la voiture.

Un peu fatigué de la subir, Etienne ironise :

— Un coup pour rien !



Sa sœur ne réagit pas. Parvenue sur le trottoir de la dernière maison, elle fait brusquement volte-face et se « plaque » contre le mur pour épier sans être vue. Etienne l'imité, mais sans conviction. Il reste là dix, douze minutes, puis s'inquiète :

— Crois-tu... ?

— Chut ! Laisse-moi faire.

Clac !

Une fenêtre vient de s'ouvrir, juste au-dessus du garçon qui, instinctivement, baisse la tête. Il serait réellement humilié d'être découvert là en train de faire le guet. Danièle ne bronche pas et continue d'observer en direction du campement, sans se soucier des « dernières nouvelles » qui tombent du premier étage. Il lui importe fort peu d'apprendre que l'armée congolaise recule alors que les chinois franchissent l'Himalaya, ou de savoir que l'aviation américaine bombarde Cuba. Elle a d'autres chats à fouetter.

Etienne, lui, tend l'oreille, pour passer le temps. D'ordinaire, la radio ne l'intéresse guère.

« ... Et maintenant, continue le speaker, un fait divers pour terminer. Sur la nationale de Sète à Agde, dès la sortie de Bex, une voiture volée a été prise en chasse par la police de la route... »

Etienne tire le bras de sa sœur et lui fait signe d'écouter.

«... Apercevant un barrage de police à l'entrée de la ville d'Agde, le voleur a stoppé brusquement et

s'est enfui à travers les vignes, abandonnant son véhicule au bord de la route. Après une chasse à l'homme infructueuse, les policiers ont fouillé la voiture. Le coffre contenait un seul objet. Une valise bleue au nom d'Etienne Touret. On ne sait encore s'il s'agit du voleur en fuite ou de sa victime. La police enquête... »

Danièle cette fois à blêmi.

— On est fait.

Quant à son frère, il ne tient plus sur ses jambes. De détective à gangster, il n'y a qu'un pas.

— On est beau ! La police va alerter papa Touret... Je te l'avais bien dit !

Danièle a compris qu'il fallait agir.

Il faut filer dare dare et regagner Orthez avant que Tante ne soit touchée par les gendarmes venus chez elle pour enquêter. Elle en aurait une attaque. Une fois à Sauveplane, nous aviserons. Nous pourrons alors récupérer notre bien.

— C'est mon opinion et ta décision me soulage. Tu me vois en train de traverser Bex entre deux représentants de l'ordre, les menottes aux mains ?

— Allons, mon vieux ! Tu exagères. Toujours la frousse qui te pousse.

— Frousse ou pas frousse, nous sommes dans de beaux draps.

— Calme-toi. On lancera tout à l'heure un télégramme à Tante pour qu'elle vienne ce soir nous cueillir à la gare.

La tête basse, les deux adolescents retournent à leur tente, Etienne se persuadant définitivement qu'on ne gagne jamais rien à tricher.

Mme Bougette est aux aguets devant son portail, les lèvres agitées comme s'il lui démangeait de parler. Soudain, parce qu'elle vient d'apercevoir ses « pensionnaires » marchant tristement l'un derrière l'autre sur le trottoir, elle « démarre » à fond en criant, les bras en l'air :

— Hé, les petits ! Elle est retrouvée votre valise. Je viens de l'apprendre au poste.

— Je sais, je sais... Elle a été trouvée au fond d'une voiture volée.

Danièle a baissé le ton pour faire sentir à la dame qu'elle n'apprécie pas spécialement les explications claironnées sur la voie publique... En vain car la bavarde poursuit de plus belle :

— Vous devez être contents de la savoir en de meilleures mains. J'espère que vous la retrouverez intacte avec tout son contenu. Ça me soulage car je vous plaignais...

— Nous aurions préféré la retrouver d'une autre manière.

— Je ne comprends pas. Les gendarmes vous la rendront sans difficultés. Et s' « ils » vous faisaient des ennuis, je suis prête à témoigner que vous êtes de bonne foi. « Ils » n'ont qu'à venir, tout le village vous soutiendra.

— C'est aimable de votre part.

— A propos, qu'allez-vous faire maintenant ?

— Justement, nous nous posions la question. C'est notre tante qui nous préoccupe.

— Votre tante ! Pourquoi ?

— Parce que la valise porte son adresse. Nous nous rendions chez elle en Béarn. Je la vois d'ici se trouvant nez à nez avec la voiture de police stoppant devant sa porte. Elle est capable d'attraper une attaque, surtout si on lui fait croire que nous avons volé une voiture. Non ! Il faut prendre ces « messieurs » de vitesse et avertir illico notre tante par télégramme, pour la rassurer.

— Je vois que vous avez des égards pour elle, c'est beau ! Les jeunes, aujourd'hui sont tellement indifférents et méprisants à l'égard des vieilles personnes ! Cependant, après avoir lancé votre télégramme, je vous conseille d'aller à Agde récupérer votre bien. C'est le plus urgent.

— Vous avez sans doute raison, approuve Danièle tandis que son frère marmonne :

— Moi, je n'aime pas entrer dans une gendarmerie. On n'est jamais sûr d'en sortir de sitôt.

— Voyez-le, ce peureux ! Il craint qu'on le prenne pour un voleur ! Il sera facile de prouver...

— Vous n'avez pas raison, Monsieur Etienne. Puisque je vous dit que je suis disposée à prouver que vous êtes la victime. Non ! Non ! « Us » vous rendront votre valise et son contenu. N'ayez crainte. D'ailleurs, à voir vos bonnes figures, « ils » vous croiront sans preuve. Vous n'êtes pas des menteurs, ça se voit. Et puis, plus vite vous vous expliquerez avec eux et plus vite « ils » arrêteront l'enquête. Si vous tardez, « ils » enverront leurs collègues, là-bas, voir votre tante. Et la pauvre...

— C'est vrai. Il faut aller au plus tôt à Agde.

*



Une heure plus tard, les deux jeunes gens ont pris la route après de touchants adieux et la promesse de se revoir avant longtemps. Mme Bougette avait les larmes aux yeux et ne cessait de dire :

— Vous pourrez revenir quand vous voudrez. Même avec vos parents. Ce sera pour moi une grande joie. Vous m'écrierez dès que vous serez arrivés chez votre tante. Il m'intéressera de savoir comment se sont passées les choses...

Danièle et son frère, après la dernière poignée de main, sont allés se poster à cent mètres du village, à l'ombre d'un vieil olivier aux branches tourmen

tées. Chaque fois que surgit une voiture allant vers Agde, ils répètent, le pouce en l'air, le geste de l'auto-stoppeur. Leur tactique est de chercher à rencontrer le regard du conducteur pour l'impressionner et l'amener à poser le pied sur le frein.

— Ça ne mord pas aujourd'hui, constate la fille, soucieuse.

Etienne consulte sa montre et gémit :

— Déjà trois quarts d'heure que nous sommes-là, plantés comme des cigognes. Ça menace de durer.

Or, à cet instant, vient d'apparaître, pétaradant et se dandinant à trente ou quarante à l'heure, une vieille voiture couverte de paquets.

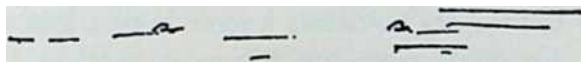
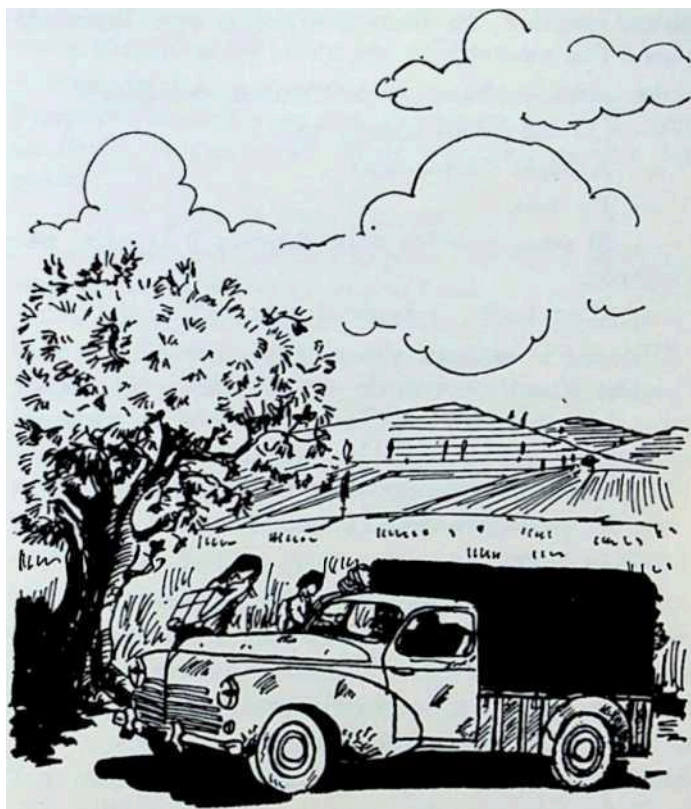
— On fait signe ? interroge Etienne, dédaigneux. Je préfère une 504.

— Fais pas le difficile, frerot. L'essentiel est d'arriver. Agde n'est pas loin... Arrêtons-la toujours.

Dans un même geste, les deux touristes malchanceux lèvent le pouce et balancent lentement le bras. C'est merveilleux ! Le geste a porté puisque la « guimbarde » ralentit. Elle dépasse Etienne et va s'arrêter en grinçant quelque vingt mètres plus loin. En apercevant l'homme au volant de la voiture, le garçon a fait la moue. En effet, il vient de reconnaître le gitan qui tressait son osier dans la fraîcheur du matin.

— Zut alors ! On y va ? interroge le frère.

— J'espère. Y a pas le choix. Et puis, qu'est-ce



a.



qu'on risque ? Tu tiens à attendre une heure de plus ? Pas moi.

La portière s'ouvre et les deux se précipitent.

— Où allez-vous comme ça ?

— A Agde simplement.

— J'y vais.

— Si vous pouviez nous déposer à la gare, par exemple.

— C'est facile, je passe devant.

Etienne et sa sœur s'installent sur le siège avant, l'arrière étant bourré de marchandises. Quelques mots échangés, des : « C'est gentil à vous, on vous remercie », et le véhicule s'ébranle. Péniblement, l'aiguille du compteur atteint le cinquante et pourtant les passagers ont l'impression de rouler « à tombeau ouvert ».

Danièle garde le silence, assise de biais contre la portière de droite. Elle peut tout à son aise, bien que ce soit assez inconfortable, observer le visage de celui qu'elle soupçonnait encore ce matin. En le voyant de plus près, paisible et avenant, elle éprouve une certaine honte, la honte d'avoir mal parlé de « ces gens du voyage » et de les avoir considérés comme des pestiférés à tenir le plus loin possible. Ce qu'on peut être injuste et méchant ! Et méprisant, sous prétexte qu'ils ne sont pas « des nôtres » et que leur teint est basané. Comme si les gens de notre race étaient meilleurs, irréprochables,

agréables à cotoyer ! Comme si moi... Mais Danièle n'ose aller plus loin dans ses réflexions.

Etienne, lui, ne pense à rien. Le véhicule, seul, l'inquiète un peu, avec son rétroviseur cassé, la vitre de droite fendue et du fil de fer aux poignées des portes.

— Bon pour la casse ! pense-t-il.

Le gitan n'est pas très loquace. Il paraît réfléchir tout en fixant la route, un peu tendu sur son volant.

— Dites, questionne Danièle, qui éprouve le besoin de parler, au fait, que signifie cette affiche jaune collée derrière votre roulotte ? Vous faites des causeries religieuses ?

— Pas vraiment, répond le chauffeur tandis qu'il manœuvre ses vitesses en forçant sur le levier. Je veux bien vous expliquer. Tenez...

Au loin, derrière les vignes, le clocher-tour de l'étrange cathédrale fortifiée annonce qu'on se rapproche de la ville et qu'on sera bientôt, malgré la lenteur du véhicule, rendu à destination. Etienne, en y pensant, est soulagé.

La parabole du pneu

Une brusque secousse suivie d'autres... Un tintamarre de ferraille, des craquements inquiétants... Est-ce un tremblement de terre ?

Etienne blêmit tandis que sa sœur, instinctivement, s'accroche à la portière. La voiture a maintenant des soubresauts bizarres comme si elle roulait sur des quilles. Derrière, les paniers ventrus, pris de fou-rire, s'entrechoquent sans retenue, incapables de se dominer alors que sur le siège avant... on ne rit pas. Mais pas du tout !

Que se passe-t-il ?

Le gitan a enfoncé jusqu'au plancher la pédale de droite et tire comme un forcené sur le frein à main à la limite de sa course. Le véhicule, vraiment, fait preuve d'indépendance : il veut bien ralentir mais exige d'interminables secondes pour s'arrêter.

Danièle regarde fixement le gitan comme pour l'interroger mais elle se garde de questionner,

consciente que ce n'est pas le moment. Etienne, lui, bredouille son inquiétude :

— Qu'y a-t-il ?

L'homme, tout à ses freins, n'a pas entendu. Il croit deviner ce qui se passe mais n'éprouve nullement le besoin d'expliquer. De sa main gauche, il tient la portière entrouverte, prêt à sauter. Finalement, la camionnette s'immobilise dans l'herbe roussie et, au même instant, le gitan sort de la cabine pour faire au pas de course le tour du véhicule tandis que les paniers s'apaisent. Auraient-ils deviné, eux aussi ?

L'homme s'arrête devant la roue avant droite et, navré, s'écrie :

— A plat. Le pneu est fichu.

Puis, s'approchant de ses compagnons de route qui s'apprêtent à sortir, il précise :

— Mes enfants, il faut descendre et poursuivre à pied votre route car je n'ai pas de roue de secours ni de pneu de rechange. Celui-ci ne vaut plus rien. J'ai trop roulé sur la jante. Du reste, il était à bout de souffle et, cette fois, il vient de recevoir son coup de grâce. Bon pour la retraite !

Accroupi devant la roue, il tapote le pneu comme on le ferait à un chien fidèle qui vient de rendre Pâme.

— Et qu'allez-vous faire maintenant ?... interroge Danièle.

Le gitan ne répond pas, visiblement préoccupé.

De son côté, Etienne, l'homme aux bonnes idées mais aux interventions malheureuses, vient d'apercevoir un garage multicolore à quelque trois cents mètres plus loin, sur le bord de la route.

— Hé, Monsieur, regardez là-bas ! On vous réparera. Nous vous aiderons.

— Bien sûr ! Mais j'aurais préféré d'abord liquider une demi-douzaine de paniers.

Etienne ne voit pas la relation qu'il y a entre un garage et des paniers, mais Danièle a compris : le gitan n'a pas d'argent pour payer la réparation.

Nouveau silence devant la roue. Toujours accroupi, les mains sur le pneu défunt, l'homme lève la tête vers la jeune fille, souriant comme s'il voulait lui souffler quelque chose à l'oreille.

Les autos passent à vive allure, dans les deux sens, Qui porterait secours à un marchand d'osier en difficulté auprès de son « clou » ? S'il s'agissait d'une belle 604 ou d'une Mercedes, encore ! Le gitan n'y songe même pas, trop habitué à l'indifférence et à l'hostilité des humains. Et, parce qu'il n'espère rien des autres, il ne leur reproche rien non plus. Montrant la route, il soupire :

— Il faut se rendre à l'évidence : on ne répare pas du matériel en si piteux état. J'y perdrais mon argent et mon temps avec, en plus, de perpétuels déboires. Le moment est venu de remplacer par du neuf, qu'on le veuille ou non. Et c'est un peu comme pour nous.

— Comme pour nous ? Que voulez-vous dire par là ? s'étonne Danièle.

— Mais oui ! Notre vie est une véritable faillite, une ruine. On ne peut ni la réparer, ni l'améliorer. Il faut la changer comme on change les pneus usés. Mais qui peut payer la facture ?... Car, recevoir une vie nouvelle, c'est une autre affaire !

Danièle, un brin ahurie, se demande si le chauffeur n'a pas perdu la tête. Qui parle de changer de vie ? La sienne lui paraît digne d'être vécue, même si elle subit parfois des contretemps.

Il est curieux, ce bonhomme !..., pense-t-elle. Il tient des propos pour le moins étranges.

En lisant la surprise sur les deux visages, l'homme comprend que son langage « ne passe pas ». Il sourit...

— Tenez, leur dit-il, tout à l'heure j'avais une grande envie de vous parler lorsque vous m'avez questionné au sujet de l'affiche que j'ai collée derrière ma roulotte, mais le bruit du moteur m'empêchait de tenir une conversation sérieuse.

Danièle est trop intriguée pour dire : Non ! à la parabole. Aussi s'est-elle installée de nouveau dans la cabine, suivie de son frère et du gitan qui a pris place derrière son volant usé. Les confidences de gitans ne se refusent pas. D'autant plus que rien ne presse, après tout. S'il ne tenait qu'à Etienne, on n'irait jamais voir les gendarmes à Agde.

— Vous savez, continue le marchand de paniers,

nous autres les gitans... on vit dehors, souvent allongés le soir, près des roulottes lorsque le temps est beau, jusque tard dans la nuit, nous grattons la guitare, l'âme un brin mélancolique. Le dos contre le sol, sans bouger, nous observons sans nous lasser les étoiles, le ciel profond. Un infini mystérieux dont le langage nous parle du Créateur. Autrefois, j'avais peur lorsque je pensais au Maître de l'univers. Pour rien au monde je n'aurais voulu le rencontrer, me trouver face à face avec Lui. Surtout après la vie pourrie que j'ai menée...

— Et la parabole du pneu ?

— Justement. Ma vie était gâchée... et une vie gâchée, ça ne se répare pas plus qu'un pneu éventré. Il faut les changer l'un et l'autre. Du neuf ! J'ai essayé de « réparer », mais sans aucun succès. Pour me faire pardonner de Dieu, je décidai de visiter les églises partout où je ferais étape. Hélas... le vide ! Toujours le vide. Je coûtai après un apaisement qui galopait comme un cheval de course.

J'aurai voulu parler à quelqu'un qui aurait pu me guider dans mes recherches. Mais qui ? On se méfie d'un gitan. On nous tient à distance comme d'affreux lépreux. On nous chasse parfois... Tenez, pas plus tard qu'hier soir, personne à Bex n'a voulu de mes paniers. Pour une histoire de valise, si j'ai bien compris ! A toutes les portes, le même accueil : des regards durs, des paroles sèches, une porte qui claque. C'est triste, vous savez. Et injuste.

Danièle s'est raidie. Etienne de même. Ils se sont regardés furtivement, troublés l'un et l'autre. Quoi ? Ils sont, eux, la cause de cette hostilité ? Et si le gitan ne peut réparer sa voiture et rouler avec des pneus neufs, c'est parce que... Mais c'est affreux !

L'homme n'a rien remarqué, occupé à gratter une tache de goudron sur le tableau de bord de la vieille camionnette.

Instinctivement, Danièle a sorti son porte-monnaie et compte en tâtant pièces et billets... dix, vingt, trente... Il y en aurait assez pour régler le mécanicien. Après tout, elle doit bien ça à sa victime !

Mais, s'apercevant que son frère la regarde avec désapprobation, elle se ravise et fait disparaître sa bourse.

— C'est vrai ! Etienne a raison, il est prudent de garder ses sous pour la suite du voyage.

— Alors, qu'allez-vous faire maintenant ? interroge la grande sœur pour ne plus penser à cette injustice qui la travaille.

— Bah ! Je vais laisser la voiture ici et je vais aller au prochain village pour essayer de vendre quelques paniers qui me paieront le pneu. J'espère y avoir un meilleur accueil. Et puis, dans le ciel, quelqu'un s'occupe de moi. Je ne suis pas seul et c'est merveilleux ! Il y aura bien une solution, car la parabole du pneu n'est pas terminée.

Le pouce en l'air, Etienne et sa sœur sont de nouveau sur la « Nationale », en quête d'un autre moyen de transport qui, hélas, se fait attendre. A quelques pas derrière eux, le gros carton semble faire le guet derrière de hautes graminées. En réalité, Danièle a jugé plus prudent de ne pas trop l'exposer à la vue des automobilistes qu'un rien décourage ; les bagages encombrants ne les incitent pas à prendre des voyageurs.

Etienne, depuis un moment, se plaint. D'ailleurs, c'est son habitude :
— Décidément, aujourd'hui n'est pas un bon jour !

Danièle n'a pas bronché. Elle est faite depuis longtemps aux jérémiades de son frère qu'elle traîne depuis Lyon comme un boulet. Faut-il lui répéter que la persévérance paie toujours ? Tôt ou tard, bien entendu.

Le soleil brûle tout et l'atmosphère est lourde, immobile en dépit des tourbillons de poussière soulevés par les autos passant à vive allure.

Le gitan est parti il y a une demi-heure environ après avoir conseillé aux jeunes voyageurs de reprendre la route :

— Vous dire quand je serai dépanné ? Peut-être seulement demain. Puisque vous êtes chargés — ce carton est trop lourd pour le porter —, vous ne pouvez compter vous rendre à pied jusqu'à Agde : trois kilomètres, c'est encore trop loin. Essayez d'obtenir un autre véhicule qui, cette fois je l'espère, vous mènera jusqu'au bout.

Le brave homme a barricadé sa fourgonnette, salué avec émotion ses compagnons de route, puis s'en est allé avec sa charge de vannerie multicolore.

— C'est bien notre chance, a grommelé Etienne m le voyant disparaître derrière une maison blanche. Jne roue crevée juste quelques kilomètres avant d'arriver ! Il est vrai qu'avec les gitans on n'est jamais sûr de rien !

— Plains-toi des gitans !

Danièle, indignée, poursuit :

— Je doute qu'une « Jaguar » t'accorde un jour le plaisir d'essayer gratis son confort.

— En attendant, on se rôtit.

La fille éclate de rire en voyant la tête d'Etienne.

— Tu me fais pitié ! Courage, dégonflé !

Le garçon se croirait aux 24 heures du Mans. Les



voitures passent comme des bolides, sans ralentir. C'est éprouvant. Ecœuré, il va s'allonger dans l'herbe chaude tandis que sa sœur multiplie les appels. Pourtant, depuis un moment, Danièle se montre inquiète. Les choses se gâtent du côté d'Agde. Le ciel est noir et les nuages bas s'avancent vers elle au triple galop.

— Etienne !

— Quoi encore ?

— On va se payer une rincée. Carabinée ! Regarde donc là-bas... C'est pour nous et pour bientôt !

Quelques minutes à peine... et les nuées passent au zénith, tumultueuses et si basses qu'on croirait pouvoir les toucher. Le vent se lève brusquement et

jette de la poussière sur le visage de la jeune fille, tandis que de grosses gouttes s'abattent sur le goudron brûlant, faisant des ronds qui s'effacent aussitôt. Un éclair oblige Danièle à fermer les yeux. Il est suivi d'un coup de tonnerre sec qui claque au-dessus de leur tête, donnant le signal d'un mitraillage en règle dont les deux jeunes sont vraisemblablement la cible. Etienne l'a compris et court déjà vers l'auto :

— Pas de doute, c'est bien pour nous. Qu'est-ce qu'on va déguster !

— Et le carton ? hurle la fille qui voit partir son frère.

Etienne n'a pas entendu. Les mains sur la tête, il fonce vers la voiture et saisit nerveusement la poignée de la porte qui — ô surprise ! — lui résiste malgré la rouille et les fils de fer. Se rangerait-elle du côté des assaillants ? Tout de suite il note que la vitre est légèrement abaissée. C'est une chance ! Il retrousse hâtivement les manches et avec peine passe la main puis le bras entre la glace et la tôle. Il finit par atteindre le bouton qui bloque la serrure. La portière s'ouvre enfin et notre garçon se jette sur la banquette.

Ouf ! Il était temps. Le « bombardement » vient de commencer.

Et c'est là, bien installé sur le siège, à l'abri derrière le pare-brise, qu'il réalise sa négligence :

— J'oubliai ! Il y a le gros carton... à sauver.

Il hésite, prêt à courir vers les graminées pour récupérer ses affaires lorsqu'il aperçoit sa sœur traînant le paquet par la ficelle sous la subite et généreuse averse. Il ne lui reste plus qu'à tenir la portière ouverte pour les accueillir. Danièle s'engouffre dans la cabine et amène son carton dégoulinant sur ses genoux. Opération difficile car il est volumineux et passe tout juste par la porte.

C'était le moment ! De grosses gouttes tombent maintenant, drues, bombardant la chaussée, le capot et le toit du véhicule. Le vacarme est tel qu'il s'avère impossible de converser. D'ailleurs, ni l'un ni l'autre n'ont envie de parler. Surtout pas Danièle qui sent le mouillé. Réellement, elle en veut à son frère mais juge inutile de l'invectiver. L'égoïste est incurable. Etienne observe la vitre de gauche qui reçoit des paquets d'eau chaque fois que passe une voiture. Il préfère ne pas rencontrer le regard de sa sœur.

La fourgonnette du gitan n'est pas un modèle d'étanchéité. A droite, l'eau gicle par la fenêtre entrouverte. Danièle a tenté plusieurs fois de remonter la vitre mais sans y parvenir. Un ruisseau, qui prend sa source quelque part derrière le tableau de bord, vient généreusement arroser leurs pieds. Très vite, le ruisseau devient lac. Maintenant, les deux adolescents pataugent dans une flaque qui monte toujours, aussi se voient-ils obligés de quitter leurs chaussures. Le vent ne faiblit pas, au contraire. Il s'acharne sur la camionnette et la secoue rageuse

ment, à la grande joie des paniers qui recommencent à frétiler.

Le ciel est déchaîné. Les éclairs se succèdent sans interruption, immédiatement suivis de pétarades effrayantes. Tout s'en mêle : le bruit des tôles, le feu du ciel, le vent violent, la pluie serrée. Les vitres ruissellent d'eau et deviennent opaques, si bien qu'on ne voit pratiquement plus le bout du capot. Les automobiles se font plus rares, mais passent sans ralentir, éclaboussant la vitre, heureusement bien fermée de ce côté.

Que le temps est long dans la cabine !

— J'ose espérer que notre gitan ne se trouve pas en rase campagne à ce moment !

— Je l'espère aussi. Pourvu qu'on l'autorise à s'abriter sous un hangar...

— Les gens sont capables de le laisser dans la rue...

Soudain, Etienne observe :

— Tiens, le vent a cessé.

— Tu as raison, répond sa sœur, un brin soulagée.

De fait, le vacarme sur les tôles est moins assourdissant et, devant eux, du côté de la mer, le ciel s'éclaire par endroit, un peu de bleu apparaissant entre les lambeaux de nuages noirs. Du bleu que l'on retrouve dans de vastes flaques d'eau éparpillées sur la chaussée. Sur le bord de la route, les hautes

graminées, couchées par le vent et la pluie, font piteuse mine et semblent honteuses d'avoir trop bu.

La pluie a cessé et le calme est enfin revenu.

— On sort ? propose Etienne qui souffre de chaleur dans l'étroite cabine. Regarde, le soleil brille.

— Pas encore, répond Danièle. Elle ne tient pas à manipuler inutilement son gros carton.

Soudain, les deux jeunes gens sursautent. Quelqu'un a frappé à la vitre de la portière gauche. Un gitan aux grands yeux étonnés et à la moustache énorme — un autre — à l'air de vouloir des explications. Etienne baisse la vitre.

— Et les jeunes, que faites-vous là ? Vous n'êtes pas chez vous.

En quelques mots, Danièle explique la situation et le pourquoi de leur présence dans la cabine.

En voyant la roue avant droite avec son pneu écrasé sur le goudron mouillé, l'inconnu se laisse convaincre :

— Tiens, c'est vrai. La roue est à plat... Misère, le pneu est fichu. Où donc est Jo-Marie ?

— Au village voisin pour essayer de vendre quelques paniers, sans doute pour avoir de quoi acheter un pneu neuf...

— C'est dommage ! Si j'avais été là plus tôt...

Le nouveau venu réfléchit, puis, comme s'il se parlait à lui-même, il ajoute :

— Naturellement, il ne ramènera pas un pneu sur

son dos. Je suppose qu'il fera réparer sa roue au garage qui est devant nous. Les jeunes, au travail !

Le gitan semble décidé. Que va-t-il faire ? Il soulève le siège de la voiture — une voiture qu'il a l'air de bien connaître — et cherche des outils dans le coffre.

Danièle, qui croit comprendre, l'interroge :

— Je suppose que vous êtes un ami de Jo-Marie et que vous voulez...

— Je vais dévisser les écrous et libérer la roue pour la porter au mécanicien. Vous allez m'aider...

Un quart d'heure plus tard, sous bonne escorte, l'homme à la grande moustache revient du garage en faisant rouler la roue chaussée de neuf.

Danièle est émerveillée.

— Ne vous étonnez pas, grande fille. Nous, les gitans, on se porte secours, surtout lorsqu'on est de la famille. Jo-Marie est un saint homme que personne, chez nous, ne voudrait voir dans la peine. Avec lui, pas de crainte à avoir. Je sais qu'il me remboursera dès qu'il en aura les moyens...

— Quand il reviendra, il sera surpris, remarque Etienne.

— Tant mieux si j'ai pu lui faire plaisir !

La roue en place, le cric rangé sous le siège, l'homme reprend la route comme s'il avait joué un bon tour à son ami.

— Vous lui expliquerez ce qui s'est passé. Au revoir les jeunes et bon voyage !

— Mais dites-nous votre nom. Il nous le demandera sûrement.

— Pas la peine. Parlez-lui de ma moustache, il comprendra.

Cette fois, Danièle est touchée, humiliée de ne pas avoir au moins proposé quelques billets de sa bourse pour régler la note. Il est vrai que ni elle ni son frère ne sont spécialement au large. Il faudra tout ce qu'ils possèdent pour arriver sans histoire à Sauveplane.

Une fois seuls les deux adolescents se regardent.

— Que faire maintenant ?

— Le plus sage est d'attendre patiemment notre chauffeur, suggère Etienne.

— Tu as raison. Et puis, je voudrais tellement voir la tête de notre gitan lorsqu'il trouvera son véhicule prêt au départ, sur ses quatre roues.

Et, de fait, un quart d'heure plus tard, l'homme apparaît sur la route, chargé de ses paniers... mouillés. Il a fait maigre recette. Sans doute gêné par l'orage, il n'a trouvé devant lui que portes closes. Mais quelle joie de revoir ses deux compagnons et quelle surprise de constater que la roue en difficulté est équipée de neuf !

— Expliquez-moi vite comment cela s'est fait. Sans doute, il fallait que j'achève pour vous la parabole du pneu.

gitan

Jo-Marie vient de stopper devant la gare. Deux cars et quelques taxis attendent les clients, plutôt rares en ce moment de la journée. Danièle, installée près de la portière, hésite à sortir. En vérité, elle désire poser une question que le gitan semble deviner :

— Et la fin de la parabole ? Ce serait dommage de vous quitter sans connaître la suite.

— En effet, je n'ai pas tout dit et c'est l'essentiel qui manque. J'espère que vous vous souvenez du début !

— Je crois.

Etienne, serré entre sa sœur et le chauffeur, feint d'être ailleurs, de ne pas écouter. Il regarde devant lui, vaguement, en direction de deux petits vieux — le mari et la femme sans doute — qui s'affairent sur le trottoir autour d'une maxi-valise cerclée de

grosse ficelle dont ils essaient de défaire les nœuds... en se disputant.

— Un pneu éventré, dit-elle pour l'encourager à poursuivre, ne se répare pas, pas plus qu'une vie manquée ne se refait. Est-ce bien ça ?

— Très bien. C'est ce que j'ai dit.

— Alors, la suite ?

— Elle est aussi simple. Quiconque espère rafistoler ou ressusciter son pneu en ajoutant pièces sur pièces pour le rendre utilisable ne fera jamais un bon pneu. Ce sera peine perdue et dépenses inutiles avec, en plus, des accrocs à tout bout de champ et de la mauvaise humeur à longueur de journée. La seule chose à faire...

— C'est de mettre du neuf à la place.

Facile à dire mais impossible à faire quand la bourse est plate comme l'était la mienne. La vente de mes paniers n'a pas suffi. Heureusement — et c'est là que j'enchaîne sur tout ce que je vous ai dit au moment de la panne — quelqu'un m'a assez aimé pour payer la note et remettre la voiture en état de rouler. C'est merveilleux, pas vrai ?

— Je reconnais...

— Cette histoire de pneu m'en rappelle une autre. En effet, quelqu'un — et pas des moindres — a payé la note — une note élevée — pour que je reçoive une autre vie. C'est le Seigneur Jésus. Il s'est sacrifié sur une croix pour que j'en vive une nouvelle, en paix avec Dieu.

— Un innocent qui paie pour des coupables, c'est difficile à admettre.

Le gitan sourit :

— Mais c'est courant ! Si vous cassez les carreaux du voisin, qui paiera ? Votre père — un innocent bien sûr ! — qui prendra la responsabilité des dégâts commis. Et quand il aura réglé la facture, vous serez de nouveau en paix avec votre voisin. Vous ne craignez plus de le rencontrer... cependant, il y a une différence entre l'histoire du pneu et son application.

— Je ne vois pas.

— Si ! Lorsque je suis arrivé tout à l'heure, tout était fait. Je n'avais qu'à reprendre la route. En quelque sorte, la réparation m'était imposée. Or, Dieu n'impose rien. Il a ouvert le ciel, payé notre dette, mais Il ne nous oblige pas à entrer dans son royaume. Nous sommes libres d'accueillir ou de repousser son Fils, qu'il a envoyé pour nous sortir de notre détresse. Tenez, il y a cinq ans, en Béarn...

A cet instant précis, des petits coups secs sont frappés à la vitre. C'est un visage sévère sous un képi bien connu des gitans qui apparaît aux trois occupants de la fourgonnette.

— Allez, ouste, circulez. Il est interdit de stationner ici. Ce n'est pas un parking. Vous en trouverez un en ville. Mais pas ici. Filez et que je ne vous revoie plus.

— C'est dommage ! s'exclame Danièle. L'histoire

s'arrête quand ça devient palpitant. Je tiens à connaître la suite. Rapidement, terminez-la... On vous laissera bien quelques minutes de plus.

— C'est impossible. Je dois partir si je ne veux sortir mes papiers et avoir une contravention. Avec nous, la police ne badine pas. Descendez vite !

Etienne serait bien d'accord, mais Danièle ne bronche pas :

— Cherchez un autre endroit où vous pourrez garer sans ennui. Je serais trop déçue de vous quitter sans connaître votre histoire. Pas vrai, Etienne ?

Le garçon bredouille un « tu as raison » peu convaincu.

Le gitan, inquiet, a remis son moteur en marche et démarre brusquement sous les yeux du policier qui n'a cessé de l'observer à quelques pas de là, sur le trottoir.

U

La fin de l'histoire

L'homme, qui connaît bien la ville, s'est installé sur une petite place tranquille, ombragée par de grands marronniers. Il reprend son récit là où il l'avait laissé :

— Vous voyez comme Dieu a été bon pour moi ! Une voiture réparée sans que j'intervienne. Et pourtant, il y a une ou deux heures, devant chaque porte qu'on me claquait au nez, je me sentais gagné par la mauvaise humeur. C'est rare d'être accueilli gentiment, avec le sourire. On est dur pour les gens de mon espèce. Autrefois, je détestais les habitants qui nous repoussaient avec mépris et sans ménagement...

— Vous devez cependant trouver de braves gens sur votre route. A Bex, par exemple, nous sommes « tombés » sur la mère Bougette, une brave personne.

— Et dévouée, renchérit Etienne.

— Peut-être ! Mais êtes-vous certains que votre mère Bougette, comme vous dites, se montrerait tendre pour des gitans ?

Danièle est obligée d'en convenir : la vieille dame ne les portait pas sur son cœur. C'est elle qui, la première, les avait soupçonnés sans preuve.

— Voyez-vous, poursuit Jo-Marie, nous sommes des voleurs, des gens de rapine pour tout le monde. Des indésirables qu'il faut chasser... Pourtant, j'ai reçu une fois un accueil qui restera gravé dans ma mémoire. Il y a cinq ans de cela...

— On peut savoir ? interroge Danièle, les yeux brillants.

— Volontiers. Comme à l'accoutumée, j'allais vendre mes paniers dans les villages et les fermes. Je frappai craintivement à la porte d'une maison, sûr d'être rabroué une fois de plus. La journée n'avait pas été fructueuse et je désespérais de réussir de bonnes affaires. La porte s'ouvrit et je trouvai devant moi une vieille demoiselle... ou plutôt un beau sourire. Cet accueil inattendu m'enleva l'usage de la parole. J'oubliai de parler de mes paniers. Je ne sais si la demoiselle s'aperçut de mon trouble mais elle me proposa, à ma grande surprise, d'entrer dans sa cuisine. J'acceptai sans réfléchir, touché par sa bonté. Elle m'introduisit dans une vaste pièce aux bahuts chargés de cuivre, me tendit un siège en me disant :

— Du sirop ? Il fait chaud dehors.

J'approuvai de la tête, prétextant :

— Ça monte, pour venir chez vous.

Elle me versa de l'eau fraîche puis, très librement, me questionna :

— Vous êtes heureux, vous ?

— Non, lui dis-je sans hésiter. Non, mais je voudrais l'être.

— C'est possible.

— Vrai ?

— Absolument.

J'étais gagné. J'avais enfin devant moi une personne qui se préoccupait de mon sort ; le bonheur n'était pas loin. Elle m'étonna bien plus quand elle ajouta :

— Surtout, n'essayez pas d'escalader le ciel. Vous n'y parviendrez pas. L'homme descend toujours. Heureusement, quelqu'un est descendu pour nous faire monter. Vous et moi.

Je ne comprenais pas.

La fermière se tut. Elle m'observait tandis que j'apercevais sa silhouette dans la lumière de la fenêtre.

Brusquement, elle m'interrogea :

— Que feriez-vous si Dieu se déplaçait exprès pour vous, en personne ? S'il venait frapper à la porte de votre roulotte ?

Curieuse question à laquelle je croyais donner une bonne réponse en déclarant sans hésiter :

— En courant, j'irai à son devant.

Puis, je me ravisai et rectifiai aussitôt :

— Ou plutôt, je n'oserais lui ouvrir, épouvanté à l'idée de me trouver soudain devant Lui avec mes mains sales et mon âme...

— Je vous comprends et vous approuve. Vous êtes honnête en parlant ainsi. Supposez maintenant que ce Dieu irréprochable et combien redoutable, justement pour se mettre à votre portée, envoie quelqu'un pour préparer la rencontre — un autre Lui- même, mais en chair et en os comme nous — pour nous offrir la réconciliation avec le ciel, la paix... Que feriez-vous alors si cet envoyé venait frapper à votre porte ?

— Cette fois, j'ouvrirais tout grand, à deux battants. Accueillir l'envoyé de Dieu serait en quelque sorte Le recevoir Lui-même.

— Vous y êtes, s'écria la fermière, Eh bien, cet envoyé porte un nom et Il est venu il y a deux mille ans.

— Je devine. C'est le Christ.

— Justement ! C'est Lui que Dieu avait désigné pour inviter les hommes à cesser les hostilités. Quiconque le reçoit comme tel et se confie en Lui obtient pardon et vie nouvelle. Alors, c'est simple. Laissez-Le entrer. Faites-Lui confiance.

— Mes enfants, dit soudain le gitan comme s'il sortait d'un beau rêve, le temps passe. Il faut nous

quitter, j'ai affaire ici et je veux rentrer avant la nuit car mon éclairage fonctionne mal. Surtout, n'oubliez pas la parabole de la roue... et faites comme moi : ouvrez la porte à Jésus !

Danièle et son frère roulent depuis trois ou quatre heures en direction de Bayonne. Ils somnolent, vaincus par la fatigue. Un peu d'air frais, sifflant sur la vitre légèrement abaissée, fait danser l'étiquette qui tambourine sur la valise comme un bourdon sur les carreaux d'une fenêtre.

Le jeune garçon respire. Tout à l'heure, dans le bureau de la gendarmerie, il n'en « menait pas large ». Mais sa candeur inquiète a fait merveille parmi ces gens en uniforme. Un interrogatoire sommaire, des imprimés remplis à la hâte, deux ou trois signatures, quelques coups de tampons énergiques... et le tour a été joué.

— Vous êtes libres, a dit le brigadier.

Danièle avait assisté à la scène, assise dans un coin, visiblement amusée, jouant à la grande sœur qui rectifie sans bégayer les difficiles explications du

« petit frère ». Son assurance était une aide pour Etienne qui aurait pu perdre le nord et s'accuser du vol de la valise de... Mme Bougette.

Maintenant, dans son coin, la jeune fille réfléchit, les yeux mi-clos, lasse de voir défiler, interminablement, des champs, des maisons et des arbres qui, vus à pareille vitesse, se ressemblent tous.

Danièle est ailleurs. Elle pense à « son » gitan et se remémore ses confidences émues. Elle le revoit, accoudé sur le volant usé jusqu'au métal, les yeux sur l'essuie-glace ou le bouton du starter, racontant avec force détails la grande expérience de sa vie.

— Etienne !

L'interpellé a sursauté :

— Qu'y a-t-il ?

— Tu sais, j'ai honte d'avoir calomnié les gitans. Par notre faute, nous avons dressé tout le village contre eux. Après tout, ce sont des gens comme les autres.

— C'est aussi ma pensée.

— Je ne te cache pas que j'aurais voulu avoir ma bourse pleine pour lui acheter ses paniers ou lui payer son pneu pour le dédommager un peu du tort que nous lui avons causé. A un moment, j'ai eu envie de lui dire la vérité et de lui faire des excuses mais, pour finir, le courage m'a manqué.

— Bah ! Il faut oublier cette affaire et ne pas se laisser « culpabiliser », comme dit notre prof !

— On est dur pour les étrangers. Tu ne trouves pas !

— C'est vrai ! Tiens, l'autre soir, j'ai vu pleurer le petit espagnol du bas de la rue quand on lui criait, à cause de sa casquette : « Ollé ! Toréador ! »

Le train a dépassé Toulouse, Saint-Gaudens, Mon- trejeau... Maintenant, il se faufile entre des collines et grimpe sur le plateau. Le soleil descend sur les Pyrénées et les ombres s'allongent derrière les arbres. Une nouvelle fois, Etienne s'est assoupi, bercé par le ron-ron du train.

Danièle ne dort pas, silencieuse. Elle croit entendre la voix chaude du gitan lui parler de Jésus son ami. Jusqu'ici, la religion l'agaçait, mais ce qu'il lui a dit est si vrai ! Une phrase revient à sa mémoire et ne la quitte pas. Le dernier mot de Jo-Marie : « Surtout, laissez entrer Jésus... »

— C'est absurde de songer à cela, se dit Danièle qui vient de saisir un livre pour oublier. Comment ? Dieu lui demanderait-il de faire « demi-tour », d'avouer à Tante son escapade et ses mensonges ? Ça ne tient pas debout ! Le passé est bien passé. La page doit être tournée d'autant plus que tante Lisa ne saura rien et que toute l'affaire s'est arrangée. N'allons pas compliquer les choses par de stupides confessions.

Brusquement, elle appelle :

— Etienne !

— Que me veux-tu encore ? Tu ne peux pas me

laisser cinq minutes tranquilles. Tu me fatigues, à la fin.

— Surtout, ne disons rien à Tante. Rien, tu entends. Elle sera persuadée que nous arrivons tout droit de Lyon. Donc inutile de provoquer des sermons. Elle s'empresserait d'écrire à la maison ce qui ferait un beau scandale. Bouche-cousue. Promis ?

— Promis !

Tarbes, Lourdes, Pau... Encore quelques minutes et l'on atteindra Orthez. Déjà, Etienne et sa sœur ont ouvert la portière, prêts à sauter. Le train ralentit et entre en gare. Parmi les voyageurs qui attendent sur le quai. Danièle a cru voir tante Lisa.

— Je l'ai vue !

Elle se penche et la reconnaît avec certitude : elle porte son fameux chapeau cloche bien connu des neveux.

Une heure plus tard, les deux sont installés dans la grande cuisine devant un bol de lait fumant. Quelques nouvelles sont échangées qui se terminent par un impératif :

— Mes enfants, il se fait tard et vous devez être fatigués. Il faut aller au lit.

En montant l'escalier quelques instants plus tard, Etienne souffle à Danièle :

— C'est merveilleux ! Tante a marché. Comme sur des roulettes. Je préfère ça.

- Moi aussi, L'as-tu bien remarquée ?
- Qui, tante Lisa ? Non, rien ?
- Ce soir elle me paraissait plus jeune et plus jolie. C'est drôle.
- Peut-être parce que nous l'avons vue...
- Avec d'autres yeux...

16

Les journées sont lumineuses à Sauveplane. Le ciel bleu, le soleil qui brille... bref, un air de fête partout. Danièle paraît heureuse auprès de sa tante. Elle chantonne en descendant à la fontaine puiser l'eau fraîche pour le repas. Ce matin, elle s'étonnait de racler les carottes avec plaisir.

C'est bien la première fois !

Devant la porte, sous le grand tilleul, alors que la chaleur anesthésie bêtes et gens, elle ne se lasse pas de converser avec tante Lisa. Longuement, même, comme avec une sœur. On s'entretient du ménage, d'école, d'un peu de politique. N'importe quel sujet l'intéresse... à l'exception d'un seul toutefois et que la nièce se garde d'aborder : celui des gitans. La jeune fille redoute de lancer sa tante sur ce chapitre. Quelque chose d'indéfinissable l'en empêche.

Le mardi suivant, après la sieste, la conversation

reprend mais s'arrête soudain. Tante Lisa qui a l'oreille fine, se redresse et écoute :

— Qu'y a-t-il, interroge Danièle qui n'a pas entendu.

— Une auto dans le chemin.

— Tu as meilleure oreille que moi.

Un coup de klaxon dans le lointain donne raison à Tante, qui court vers les buis pour savoir « qui vient ». Danièle la rejoint et toutes deux, penchées pour mieux voir, distinguent dans le vallon une voiture qui avance lentement. Elle disparaît un moment derrière les noisetiers du ruisseau pour se montrer plus loin, dans le virage des Crozes. Cinq minutes encore et elle stoppe bruyamment devant la porte.

— Quoi ?

Danièle a changé de couleur.

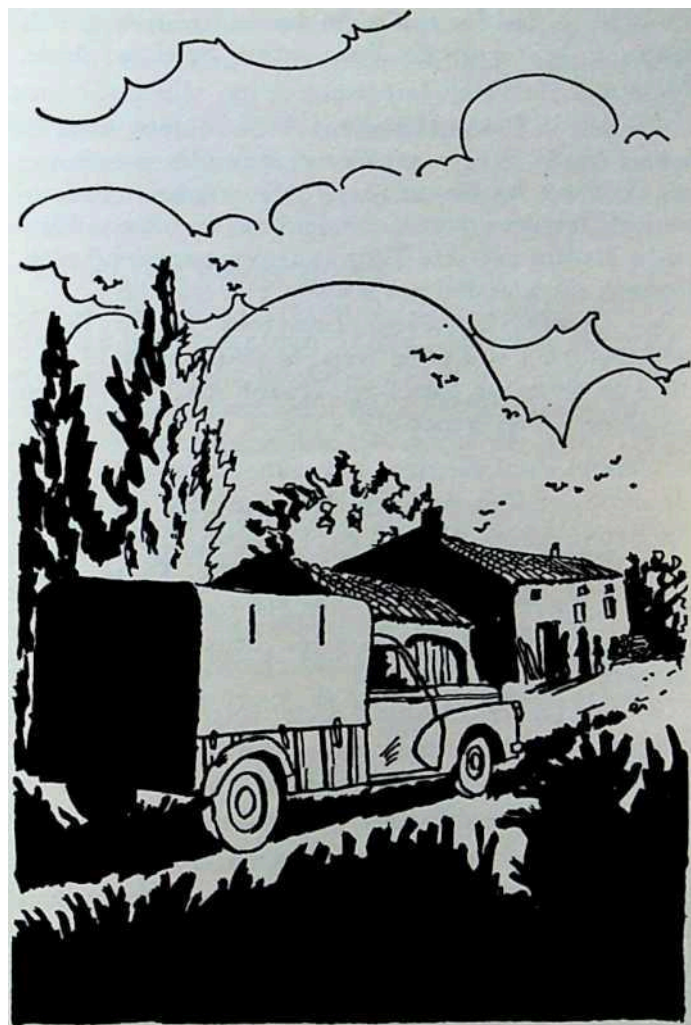
— Pas possible !

Elle songe à fuir mais... « on » l'a vue. Sur ces entrefaites paraît Etienne venant du jardin, essoufflé mais curieux de savoir « qui » monte à Sauveplane. A son tour, il est saisi, stupéfait à la vue du véhicule qu'il connaît trop bien. Et qui voit-il en sortir ? Devinez ! C'est bien cela... notre ami le gitan. Oui, Jo-Marie.

Le brave homme est si surpris qu'il en oublie de saluer tante Lisa.

— Mais comment, ce sont vos neveux ?

— Oui, pourquoi ? Vous les connaissez ?



— Si je les connais ? Je les ai trouvés sur la route, à la sortie de Bex, entre Sète et Agde. Alors ça !

Danièle et Etienne feignent de se réjouir, mais ils sont atterrés. Encore un mot et il faudra passer aux aveux. Finis les beaux jours à Sauveplane. Présentement, les deux jeunes essaient de se faire oublier en se plaçant derrière Tante qui n'y comprend rien. Comme elle n'arrive pas à saisir, elle tranche :

— Entrez vite. Nous causerons autour de la table, plus à l'aise et au frais. Si vous saviez le plaisir que vous me faites en venant me voir ! C'est gentil de penser à moi.

Chacun s'installe dans la cuisine, devant un verre de sirop, et l'on échange des nouvelles car il y a longtemps qu'on ne s'est vu. La santé, la famille, le commerce sont les thèmes abordés. Tante Lisa, Jebout, va et vient, surexcitée comme si l'on venait le la demander en mariage. Brusquement, elle suggère :

— Frère Jo, racontez donc votre histoire aux enfants. Je suis certaine que ça les intéressera.

— C'est que... c'est déjà fait.

— Comment cela ?

— Ils vous raconteront eux-mêmes. Cependant, il y a une chose qu'ils ignorent et que je peux leur révéler maintenant. Vous savez, les jeunes, la dame qui m'a reçu si gentiment dans sa ferme et m'a parlé du Sauveur... ?

— En effet, je me souviens très bien...

— ... Eh bien, cette dame, c'est... votre chère tante. C'est elle qui m'a demandé si j'étais heureux. Je vous assure, ce jour-là, elle a fait une bonne prise.

— Vous devriez dire plutôt, coupe tante Lisa, oui, vous devriez dire que c'est Dieu qui vous a poussé chez moi pour que je vous conduise à Lui...

Danièle est bouleversée :

— Enfin, je comprends les fameuses histoires de gitan qui nous fatiguaient la tête. La femme au grand cœur qui recueillit Jo-Marie, c'était donc elle ! Tout s'éclaire maintenant. Moi qui croyais notre parente autoritaire et insensible. Comme on peut être injuste !

Contrairement à ce que craignait Etienne, tante Lisa n'a rien dit à ses neveux. Pas de reproches ; nul sermon. Serait-elle vraiment une autre femme ? Même Danièle se pose la question. La journée se passe dans la bonne humeur jusqu'au soir où le gitan reprend la route, la voiture chargée de choux et de fruits.

La nuit venue, Danièle regagne sa chambre avec un poids qu'elle ne peut définir. Impossible de fermer l'œil. Quant à son frère, il ne cesse de remuer ; elle entend son lit grincer sans arrêt.

— Ah ! Il faudra tôt ou tard fournir des explications à Tante. Autant le faire demain matin tandis qu'elle sera encore sous le coup de sa visite. Ça

chauffera, mais tant pis. Et puis, cela me déchargera d'un fardeau que je suis lasse de porter.

Le jour se lève clair et gai. Danièle, lasse de ressasser les péripéties de son séjour à Bex, s'est enfin endormie. Elle ignore que huit heures viennent de sonner, en bas, à la grosse pendule. Confusément, elle croit entendre des pas... puis une poignée tournant dans la serrure... Une porte grince en pivotant... Elle ouvre les yeux et aperçoit le sourire de Tante Lisa qui tient une tasse fumante.

Danièle s'est assise sur son lit et la regarde en se frottant les yeux.

— C'est toi ?

Sans répondre, la vieille tante s'approche, tend le café à sa nièce et s'assied sur le lit, tout près, pour mieux l'observer pendant qu'elle boit. Par-dessus la tasse, Danièle découvre une femme qu'elle ne connaissait pas. Ce n'est pas l'argousin de la ferme dont elle avait parlé un certain jour de colère, mais une personne indulgente et heureuse. Timidement, Dany se hasarde :

— Tu sais, Tante, nous ne t'avons pas tout dit.

— C'est ce que j'ai cru comprendre.

Maintenant, le pas est franchi : la jeune fille ne peut plus reculer. Alors, d'un trait, elle raconte tout ce qui s'est passé, depuis la réception de la lettre les invitant à Sauveplane jusqu'à leur départ d'Agde, sans oublier l'affaire de la valise .

Tante Lisa écoute, silencieuse. Pas d'exclamation indignée. Pas de regard sévère. Etonnée de la voir ainsi, Danièle se tait à son tour. Elle attend la tempête, mais rien ne vient. Au contraire, la vieille femme continue de sourire.

— Tu as bien fait de tout me dire, petite. C'est vrai, tu as mal agi et tu as entraîné ton frère dans le mensonge, mais Dieu a permis que tu rencontres Jo-Marie. Après cela, tu ne pourras plus dire que le Seigneur ne te cherchait pas.

Danièle a baissé les yeux. Les derniers mots de sa tante lui rappellent l'affiche jaune collée sur la roulotte, portant en gros caractères : « Dieu te cherche. »

— Il était donc pour moi, ce message, murmure-t-elle en sanglotant.

Les jours qui suivirent furent merveilleux pour Danièle qui voyait le temps passer trop vite. La campagne l'émerveillait, le soleil qui l'embrasait lui paraissait tellement plus lumineux et le ciel infiniment plus bleu. La raison ? Tante Lisa la connaissait. Sa nièce était une autre jeune fille. Elle avait trouvé un Ami qui ne la quittait plus, Celui-là même que Jo-Marie avait rencontré un soir, à Sauveplane.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE WALLON,
A VICHY,
LE 12 OCTOBRE 1977
Dépôt légal : 4^e trimestre 1977
Imprimeur, n° 1861



connaissiez-vous ce petit livre ?

(128 pages 18 X 12 cm)

Comment David, le Jeune fugueur, recueilli par une famille sympathique, se retrouve-t-il complice d'une fort vilaine action, qui aurait pu se terminer tragiquement ?

Comment un message enfermé dans une bouteille et livré aux flots va-t-il permettre à deux garçons, une fillette, et leurs familles respectives, de découvrir le secret du vrai bonheur ?

Qui est l'étrange «oncle Philippe» et que vient-il faire sur les plages du pays de Caux ?

Le lecteur de cet ouvrage, non seulement connaîtra les réponses à ces questions, mais fera certainement lui aussi de passionnantes découvertes.

QUELQUES APPRÉCIATIONS

** Racontée avec poésie, cette histoire est pleine d'enseignements. La couverture, les illustrations, sont particulièrement soignées et agréables. -*

Chr. W. (« Christ Seul - 12/76).

« Ce livre est bien écrit et Intéressant pour les enfants, à qui il donne une bonne connaissance de l'Evangile. -

Mme J. I., missionnaire.

« J'ai lu " La bouteille à la mer " avec beaucoup de passion et de plaisir. -

Jonathan, 12 ans.

« C'est une fort jolie histoire qui se déroule sur les plages de Normandie L'Intérêt est toujours soutenu. L'ouvrage est destiné aux jeunes de 10 à 14 ans, mais de plus petits et de plus grands y trouveront plaisir, et pourront de la sorte être mis en présence de l'Evangile. »

J.M. Nicole (< Certitudes - n° 79).

En vente chez votre fournisseur habituel ou à commander à :

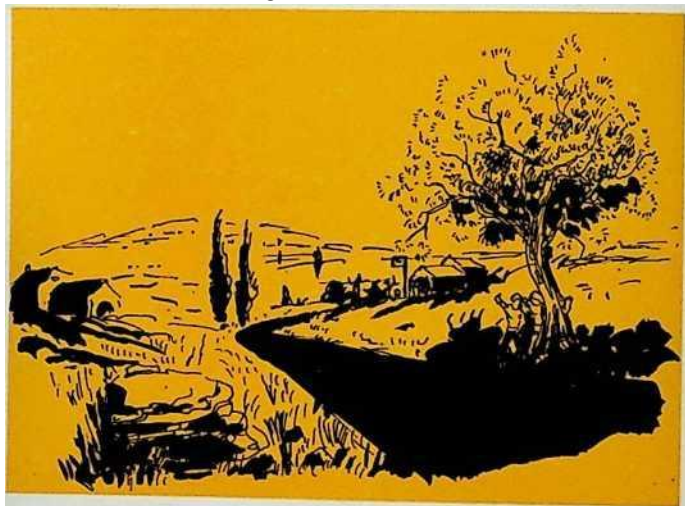
SEMA, B.P. 232, 03208 VICHY CEDEX.

A la même adresse, on peut obtenir gratuitement un catalogue de disques, cassettes et livres évangéliques.

Danièle et son frère Etienne, envoyés en vacances chez une vieille tante dont ils apprécient peu l'hospitalité, ont bâti tout un « scénario » qui doit leur permettre de jouir pendant trois semaines d'un tourisme sauvage autant que clandestin sur les bords de la Méditerranée.

Mais tout ne se passe pas comme ils l'avaient imaginé, diverses circonstances les contraignant à modifier leurs plans.

Une rencontre avec un gitan leur laissera un souvenir inoubliable...



Pour garçons et filles de 10 à 16 ans.